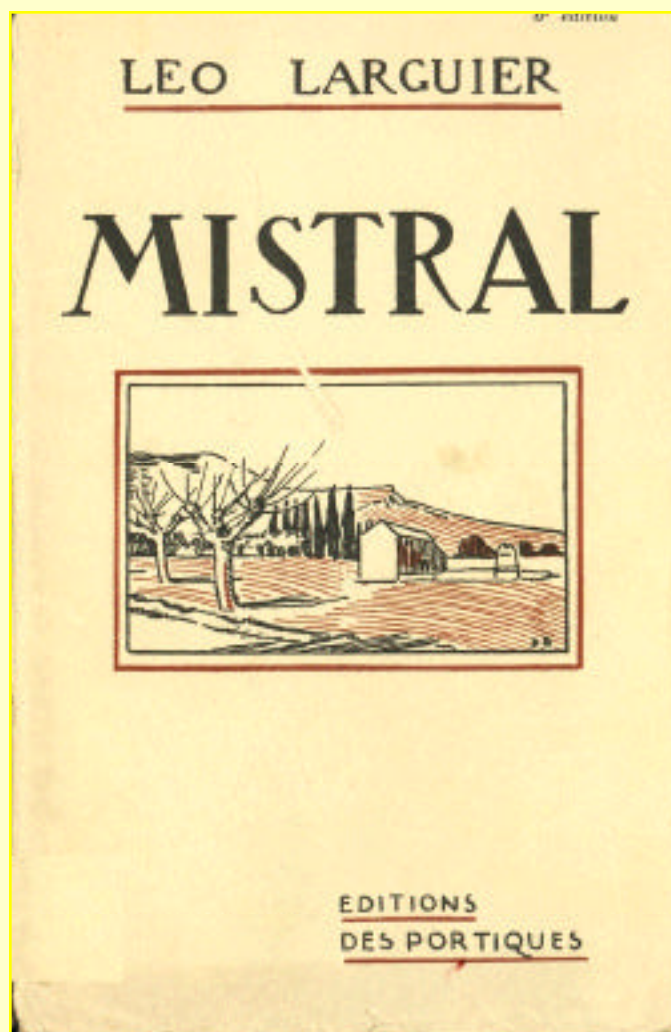


Léo Larguier

MISTRAL



C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

Léo Larguier

MISTRAL

**Paris
1930**

I

IMAGES

En Provence et dans tout le Languedoc, jusqu'aux Cévennes, il y a encore quelques années, des chanteurs ambulants avaient coutume de s'installer sur la place où, les jours de marché, les jardinières, debout derrière des corbeilles, criaient leurs pommes d'amour, leurs aubergines, et vantaient le sucre des muscats et la chair ferme des pêches de vignes.

D'abord, on ne faisait pas attention à eux, L'homme ressemblait, avec sa blouse, à un de ces fondeurs de cuillers qui viennent de l'Auvergne, portant leurs creusets, leurs moules, leur charbon de bois et leurs barres d'étain.

La bonne femme était pareille à toutes les bonnes femmes du pays et leur attirail était modeste: une toile roulée comme une bâche qu'ils posaient contre un platane et deux longues baguettes.

Ils prenaient leur temps, choisissaient leur heure et faisaient un tour, pour leur plaisir.

Le drapeau de la mairie était immobile dans le soleil. Deux enfants de chœur jouaient aux billes derrière la sacristie. Ils étaient habillés pour un baptême. Mais s'ils avaient endossé la jupe coquelicot et le surplis blanc, ils gardaient tout de même leurs sabots.

Les marchands de fruits et de légumes faisant trop de bruit, on avait fermé les fenêtres de l'école communale où les petits ânonnaient leur leçon. Des retraités à quarante sous par jour, chassés des bancs sous les platanes où ils avaient coutume de s'asseoir et de goûter la douceur de la matinée, passaient lentement entre les rangées de corbeilles, inspectant les melons de Cavaillon, les caisses de raisins et; de figues, et ils avaient des têtes régulières de vieux jurisprudents romains.

Sous un immense parapluie de cotonnade pourpre, une jeune femme, plus élégante que revendeuses et qui arrivait d'Avignon ou de Nîmes, étalait des rubans et des coupons d'étoffe sur des tréteaux. Les paysans étaient un peu intimidés devant son éventaire. Ses mains étaient blanches et elle portait chapeau. Attifée comme les commises des bazars, près de la Préfecture, elle se parfumait comme les chanteuses qui débarquent du train de six heures, le samedi soir, et vont en cache-poussière de tussor, au Café des fleurs ou à l'Eden concert.

Sur le siège d'une voiture, un grand gueusard imposait silence à deux faméliques jouant, l'un du trombone, l'autre du cornet à pistons. Il était en veston gris, mais il était coiffé d'un casque pareil à ceux des héros de l'Iliade.

Au bout de ses doigts chargés de bagues trop grosses, il élevait un flacon où l'on voyait, dans un liquide doré, un serpent étuvé et blanchâtre ou un ver solitaire.

C'était un marchand d'élixir vermifuge. Il arrachait aussi les dents avec le geste d'un aubergiste qui débouche une bouteille de Châteauneuf-du-Pape ou de Tavel.

Ceux qui en avaient essayé le disaient fort entendu.

L'opération coûtait cinquante sous et on emportait sa molaire qu'il roulait comme un berlingot, avec une rapidité d'escamoteur, dans un papier de soie, tout en déchaînant la musique, les rôts du trombone et les éclats déchirants du piston...

Un petit vieux, dont le chapeau de feutre pelé avait pris la teinte de l'amadou, vendait des almanachs et des lacets. Dans sa grande barbe d'argent vert, pareille à celles que Rembrandt donna à ses rabbins et à ses prophètes, il murmurait en offrant sa marchandise:

*Almanach nouveau,
Pierre Larrivée...*

Des polissons sortis de l'école l'escortaient en criant:

*Y a plus de mensonges
Que de vérités...*

Onze heures sonnaient à l'horloge de l'église; les ménagères qui avaient fini leur marché flânaient en bavardant, le panier plein, posé contre leurs jupes, et c'est à ce moment que les chanteurs ambulants déployaient leur toile qu'ils tendaient entre deux arbres de la place. On apercevait alors une douzaine de petites scènes peinturlurées sans beaucoup d'art. Elles représentaient généralement les épisodes les plus marquants d'un assassinat célèbre. Le plus terrible était celui de Fualdès, le notaire de Rodez.

Un premier cercle se formait et le bonhomme entonnait sa complainte d'un air lamentable:

*Écoutez, âmes sensibles,
L'épouvantable récit...*

On s'attroupait. Il frappait d'un coup de gaule sur la toile qui claquait et il indiquait le tableau qui correspondait à son couplet:

*Bastide, le gigantesque,
Moins deux pouces ayant six pieds...*

et l'on écoutait la lugubre chanson en suivant de l'œil, sur la toile, chaque phase du crime.

Sa femme vendait le texte grossièrement imprimé et enluminé.

Il coûtait un sou.

Quand le vieux las de brailler et qu'il avait montré les assassins devant la guillotine, entourés de gendarmes abondamment moustachus avec leurs bicornes, leurs bottes et leurs buffleteries couleur d'omelette, il déployait sur l'affaire de Rodez d'autres tableaux représentant, par exemple, la vie de Geneviève de Brabant.

L'honneur de la conter revenait à la bonne femme qui attaquait, fière comme s'il se fût agi d'elle-même:

*Geneviève est mon nom d'assurance,
Née de Brabant, où sont tous mes parents
Je suis comtesse
De grande noblesse...*

Elle empoignait tout le monde, jusqu'au garde champêtre qui avait fait la guerre et pouvait épingler la médaille militaire sur sa blouse bleue, jusqu'au dernier cuirassier de Relschoffen qui dépassait l'assemblée d'une tête osseuse et robuste allongée par une barbiche à l'impériale.

Ces ambulants vendaient presque toutes leurs chansons et, quand la place devenait déserte, ils allaient se faire servir une portion au Cheval Blanc, un affenage fréquenté par les rouliers et qui sentait ce jour-là le foin que les chevaux mangeaient devant la porte, la daube à l'anchois et le pain chaud...

- - -

On a tant écrit sur Mistral, on a tant fait de prônes, comme il eût dit, on a tant commenté son œuvre et conté sa vie, depuis ce jour du mois de septembre 1830 où il naquit au mas du Juge, que nous ne montrerons ici, comme le faisaient les chanteurs du marché, que des images.

Les doctes épilucheurs de textes et les fabricants de gloses les plus probes trahissent plus d'une fois les poètes qu'ils expliquent et leur prêtent souvent des intentions qu'ils n'eurent point.

On peut étudier, pendant toute une vie, l'œuvre d'un écrivain ou d'un artiste et passer tout le temps à côté de lui et se tromper sans cesse.

Les plus ingénieuses et les plus laborieuses interprétations nous émeuvent peut-être bien moins que les petites scènes et les images familières ou sublimes d'une grande existence.

Virgile est assis devant sa maison rustique; il vient d'achever la divine églogue à Pollion; un cygne vogue lentement entre les roseaux du fleuve, et une abeille en retard passe comme un vers envolé au-dessus du poète...

François Villon boit une chope de vin qu'il ne pourra pas payer, dans une taverne de la rue Saint-Jacques, au fond d'un crépuscule du quinzième siècle... Rembrandt, en deuil de Saskia, fait manger de la bouillie à son fils Titus, dans une écuelle de Delft. L'enfant lève ses yeux candides vers son père qui songe à la morte, dont il peignit la nudité dans une matière somptueuse où les roses pâles tournaient à la perle et où les blancs se fondaient en sourdes lumières d'argent...

On peut encore imaginer l'immense peintre derrière une vitre, à la croisée de l'auberge où il logeait alors et d'où il assista à la vente à l'encan de ses trésors, par voie de justice, pouvant entendre à quels prix dérisoires atteignaient les enchères dirigées par ces deux gredins: le conseiller Nicolaes Tulp et son gendre le bourgmestre Six...

Le père Corot revient à la tombée du jour de Ville-d'Avray ou; il a peint, le sac à l'épaule. le paysage est pareil à une esquisse; les arbres se vaporisent aux lisières, les étangs semblent attendre l'étoile ou la nymphe, et se vieux bonhomme las et plein de rêves ne regarde rien et il est semblable à un de ces petits colporteurs qui plient sous une charge d'almanachs et de Clefs des Songes, lui qui a fixé sur la toile l'automne d'argent de la journée, la minute sensible qui n'est faite que d'un reflet et d'une vapeur, entre le dernier adieu du couchant et l'aube imminente de la lune...

Dans son pavillon sans meubles de la rue Basse, à Passy, à l'heure où tous ses voisins dorment, Balzac écrit... Sa belle main de prélat dont il est si fier court sur les feuillets tout luisants d'encre qu'il jette autour de lui. Les dures mèches de ses cheveux noirs tombent le long de ses fortes joues et sa lourde tête aux yeux fiévreux sort d'une vieille robe de moine. Le voici qui se lève pesamment; il va jusqu'à sa cuisine déserte, plus pauvre que celle d'un ouvrier... un arôme flotte... L'auteur de la Comédie Humaine fait lui-même son café!..

Victor Hugo, au bord de son île, rôde à la brune, son chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles, en grosse pèlerine de marin... Lamartine, toujours matinal, allume sa petite lampe dans la tour de Saint-Point... Mistral choisit un cigare avec bonhomie au bureau de tabac de Maillane ou bien il prend le frais en lisant un petit journal local, sur un banc de son jardin, comme un paysan...

II

LA MUSE PROVENÇALE

— Un paysan, Mistral? Pas plus que Virgile, assurément. Un Provençal et le plus grand de son terroir, voilà d'abord ce qu'il faut dire.

Il y a une lignée provençale qui n'est pas plus tributaire de Paris que le roi René ou les comtes de Toulouse ne l'étaient du roi de France.

Il existe un art méridional qui a ses franchises, son atmosphère et son climat, un art qui, en peinture par exemple, va de la Pieta de Villeneuve à Paul Cézanne en passant par le Parrocel et Granet, d'Aix, Honoré Daumier, Pierre Puget Monticelli et Paul Guigot, de Marseille.

Il y a aussi une prodigieuse histoire du Midi que l'on n'enseigne pas dans les écoles, de belles et de tragiques images que l'Université ne fait point passer dans sa lanterne magique.

Voici un grand matin de l'an 102 où le sort du monde occidental se joue peut-être, à Pourrières, près d'Aix-en-Provence. Les hordes germaniques vont attaquer les soldats romains.

Immobiles, disciplinés, les légionnaires attendent. Les carrés étincellent, dominés de piques, couverts de boucliers solaires. Les glaives courts brillent aux poings habiles et bruns. Les aigles de bronze des enseignes s'élèvent au-dessus des casques ainsi que des trophées, et, pâle comme un marbre aux yeux noirs, sur son cheval blanc, dans sa toge blanche bordée de pourpre, le consul Marins songe au formidable choc, sans inquiétude. Un nuage de poussière monte à l'horizon; la trombe barbare se rue contre la sévère ordonnance de la République, contre la petite troupe qui représente la civilisation latine, et le soir de ce jour, le César victorieux rieur est prêt pour le retour et le triomphe... Ensuite, sous les Antonins, le Languedoc connaît une longue splendeur. Les belles ruines de Nîmes l'attestent encore.

Des siècles passent... Arles, la cité romaine des Gaules, a pris dans les mains tremblantes de fièvre le dépôt sacré. Elle a des palais, des cirques, des théâtres et des temples que les aromatiques et secs couchers de soleil incendient et qui s'enlèvent sur un ciel glorieux, vermeil entre les cyprès noirs, comme le manteau consulaire de Tonance Ferréol.

C'est dans cette ville que vient accoucher l'impératrice Fausta, c'est à Saint-Trophime que les Césars allemands doivent se faire sacrer.

Le Midi hérite de Rome. La plus aimable, la plus élégante, la plus poétique des civilisations s'y installe.

Et partout, il en est ainsi... La viole des cours d'amour résonne sous les lauriers de Narbonne; les Capitouls de Toulouse condamnent la Belle Paule à s'accouder le dimanche, après la grand messe, au balcon de sa maison, afin que tout un peuple ivre de beauté puisse la voir.

Le ciel est plus pur que celui de la Lombardie; on vit de peu, la terre est prodigue de blés, de fruits et de roses un rêve nouveau, pur, clair, serein harmonieux semble naître dans ce pays que limite la divine Méditerranée toute proche, l'eau civilisatrice au bord de laquelle tout s'est accompli.

Un miracle se prépare...

Et brusquement, les chevaux du roi de France passent le Rhône, les bannières de la croisade albigeoise flottent dans le mistral où hurlent des tocsins; Montmorency galope à côté de Simon de Montfort on porte la croix devant le légat du pape... Beaucaire est mis à sac; Béziers est incendié, Esclarmonde périt dans les flammes à Montségur, Avignon saigne sur ses remparts...

Puis, après un long deuil un peu de vie, un peu de beauté semblent revenir encore. Il y a la cour des Baux et Béatrice de Montferrat; le Dante fuyant sa patrie vient écrire son Enfer à Arles; il passe avec son camail écarlate et sa beretina florentine... les cloches sonnent pour l'entrée du pape en Avignon, mais le miracle que l'on attendait il y a des siècles, n'aura pas lieu.

La déesse protectrice qui venait de Grèce qui avait quitté Rome devant les hordes et qui s'était arrêtée en Provence, s'en alla, captive, derrière l'armée des envahisseurs. Elle but, dans sa belle main en coupe, sur l'autre bord de la Loire et, comme si le vieux fleuve français avait eu en ce temps un pouvoir semblable à celui du Styx mythologique dont l'onde noire faisait perdre la mémoire à qui s'y abreuvait, elle oublia sa langue, la patrie qu'elle avait choisie, et, ne se souvenant plus des troubadours,

elle apprit les vers précieux ou rugueux du Roman de la Rose écrit dans l'idiome des vainqueurs...

Le jeune Frédéric Mistral dut apprendre comme elle le français, mais ce fut dans une école fort libre de Frigolet dont la porte toujours ouverte donnait sur les lavandes, les oliviers et les thym de la montagne.

« O aromes! O clartés! O délices! O mirage! O paix de la nature douce! Quels espaces de bonheur, de rêve paradisiaque, vous avez ouverts sur ma vie d'enfant!... » s'écriait-il dans sa vieillesse.

On le retire de Frigolet où, s'il n'a guère appris que le rudiment, il sait tout ce que savent les perdreaux et les lapins du champêtre se rouler dans les herbes aromatiques, grapiller soit les amandes soit les raisins verts oubliés dans les vignes car, avoue-t-il, sous les chardons-rolands nous ramassions des champignons, nous cherchions dans les ravins des pétrifications qu'on nomme dans le pays, pierres de Saint-Etienne; nous furetions aux grottes pour dénicher la Chèvre d'Or; nous faisons la glissade, nous escaladions, nous dégringolions, si bien que nos parents ne pouvaient nous tenir ni de vêtements, ni de chaussures et que nous étions faits comme une troupe de caraques...»

On le met en pension à Avignon. L'enfant qui n'a vécu qu'avec les gens des mas et les bergers connaît seulement les Saints que sa mère lui a nommés: saint Jean le Moissonneur et saint Bénézet qui a bâti le fameux pont; saint Véran, saint Sert de Peiloubié, saint-Trophime et les saintes Maries, tous les bons vieux protecteurs des travaux rustiques, les hôtes familiers des veillées provençales, qu'on ne voit pas mais qui sont là, comme la boîte à sel, la marmite, le banc sous la cheminée et la pannetière. Peut-être cependant ignore-t-il sainte Geneviève qui sauva cette grande ville lointaine dont les franchimands ont fait leur capitale. Il ne sait que ce parler chantant dans lequel sa mère lui a conté tant de belles sornettes et il est fort dépaycé et malheureux au Collège royal.

« Habitué, écrit-il à un ami, à n'entendre autour de moi que la langue de Provence, je fus, je dois le dire, très vivement contrarié de me voir interdire au collège l'idiome de ma famille et de mon pays, et cette interdiction m'était d'autant plus douloureuse que tout ce qui dans ma bouche rappelait le cru était tourné en ridicule. Je me sentais humilié, non seulement en ma personne, mais dans toute ma famille, dans toute ma race... »

Il souffre, il lui faut à tout prix ses saints et ses légendes, ses fées et ses rêves, ses étoiles et ses chansons. Où les retrouver sinon dans son cœur?

Le petit exilé s'évade... le voici libre au seuil du domaine enchanté dont les murs tombent devant ceux qui possèdent le mot magique.

Il va écrire ses premiers vers! D'où viendront-ils? les premiers balbutiements des poètes ne sont d'habitude que des échos, mais rien ne le tente, ni cette élégie de Ronsard qu'il a dans ses Morceaux Choisis, ni les rodomontades espagnoles de Cid Ruy Dias de Bivar, ni le Songe d'Athalie, ni ce poème d'André Chénier qu'il vient d'apprendre. Tout cela n'est encore pour lui que leçons qu'il faut savoir par cœur et réciter en classe. Il n'y trouve pas le murmure musical des syllabes familières, la divine incantation. Il ne saurait chanter dans une langue étrangère et d'un coup, comme une fleur du pays, éclôt une chanson que comprendraient un pâtre du Luberon, un pêcheur de Cassis et le vieux maréchal ferrant de Barbentane. Il est sauvé, et ce collégien de quinze ans.

Rêve comme rêvait l'enfant qui fut Virgile...

La Muse pousse devant lui le vantail caché, la porte qui ouvre
sur un féérique domaine abandonné.

D'où vient la divine fille?

On est en 1845 et l'on connaît toutes les muses célèbres. Elles vivent à Paris.

La plus illustre, celle de M. Victor Hugo qui s'affublait du turban et de la veste à sequins des Orientales, s'est couronnée de feuilles d'automne, de rayons et d'ombres. Elle a lamenté l'immortelle plainte d'Olympio, chanté les Chants du Crépuscule. Maintenant, sous les crêpes d'un grand deuil, elle murmure de sibyllines paroles, âpres et confuses, et le temps est proche où, au bord d'une île perdu dans l'Océan, elle va huer, comme une Némésis irritée, « l'empire et l'empereur »...

Celle de M. de Lamartine qui porta la robe blanche et les mitaines d'Elvire aux eaux d'Aix-les-Bains, accompagne à présent le grand poète au Corps Législatif. Elle ne lui dicte quelques vers qu'à la fin de l'automne, dans son château de Saint-Point, où il se repose entre deux orages politiques et c'est ainsi qu'il la montre dans une réponse à ce Barthélémy qui l'insultait:

*Non, non, je l'ai conduite au fond des solitudes,
Comme un amant jaloux d'une chaste beauté,
J'ai préservé ses pieds des atteintes trop rudes
Dont la terre eût blessé leur tendre nudité.
J'ai couronné son front d'étoiles immortelles,
J'ai parfumé mon cœur pour lui faire un séjour,
Et je n'ai rien laissé s'abriter sous ses ailes
Que la prière et que l'amour...*

Un artiste de cette époque, M. Eugène Delacroix, M. Thomas Couture ou M. Corot, pourrait faire le portrait de chaque poète au bras de sa Muse. Cette fantaisie ne manquerait pas de vérité.

Alfred de Musset, malade, serait attablé au Café de la Régence, devant un verre d'absinthe, en compagnie d'une jeune femme.

On devinerait qu'elle a été, il n'y a pas longtemps, merveilleusement belle, mais qu'elle a dû beaucoup pleurer, et, sous son manteau de voyage, on apercevrait un bouquet de roses mortes au corsage de sarobe de bal...

L'Eva d'Alfred de Vigny serait au seuil de la Maison du berger:

*Pleurant comme Diane au bord de la fontaine
son amour taciturne et toujours menacé.....*

Sainte-Beuve abriterait sous un parapluie bourgeois une dame vêtue de gris, distinguée et dolente; Théophile Gautier descendrait la rue Bréda sans se soucier des sourires, chevelu comme un roi Mérovingien, escortant une odalisque ou une sultane, et le vieux M. de Chateaubriand qui traîne ses derniers jours, pourrait offrir la main, pour l'aider à descendre de voiture, à une dame qui aurait les beaux yeux sauvages d'Atala et le charme infini et las de Pauline de Beaumont.

Ce n'est là qu'une rêverie d'artiste, à propos d'un mot prononcé,

et la Muse du jeune poète provençal pourrait se joindre aux autres; elle porterait le ruban d'Arles à son noir chignon, elle aurait la grâce élégante de Mireille et elle ressemblerait aussi à Laure de Noves sortant de la messe d'Avignon...

III

“ AU PETIT SAINT JEAN “

Deux ans après cet évènement, Frédéric Mistral se rend à Nîmes pour passer bachelier.

Sa mère prépare dès l'aube le baluchon qu'il emporte: deux chemises fines et son habit des dimanches dans un grand mouchoir à carreaux. Son père lui remet cinquante écus en lui recommandant de ne pas les perdre. Le voilà en route, chapeau sur l'oreille et bâton de vigne à la main, ému à l'idée de cette épreuve et récitant des pater à saint Baudille pour lequel les Nîmois ont un culte particulier. Ne connaissant aucune auberge, il fit le tour de la ville, son paquet sous le bras, buvant aux fontaines publiques lorsqu'il avait trop chaud,

car le soleil d'août grillait les cigales dans les platanes et jamais il n'eût osé entrer dans un café de l'Esplanade où s'attardaient avec désinvolture des gandins et des officiers qui lorgnaient les demoiselles à la mode et consommaient des boissons fraîches dont il ignorait même le nom.

Les glaces levées d'une calèche montraient quelque vieille dame parcheminée ou haute en couleurs qui faisait des visites, habillée comme la reine Amélie. Son cocher qui tenait toute roide sa tête fripée et glabre ressemblait, avec sa cravate à trois tours et son calitre, M. Guizot qui était né à deux pas de là, justement, et qui avait alors fort à faire à cause des républicains.

De petits rentiers jouaient aux boules sous les arbres d'une placette.

Peut-être passa-t-il devant une boutique à la porte de laquelle il y avait des pains en forme de couronnes, des miches fendues, des panettes, dont la croûte était saupoudrée de farine, sans se douter que le poète Jean Reboul les avaient pétris et cuits dans son four de boulanger.

Sous les arceaux des arènes, il y avait des marchands qui vendaient du nougat de Montélimar, des berlingots de Carpentras, des échaudés et des lunettes sur des tréteaux drapés d'andrinople rouge, et quand le jeune homme croisait une femme qui portait le ruban d'Arles ou de Beaucaire à son chignon, il avait envie de la saluer.

Les grands hôtels où il eût pu faire bonne figure et payer son écot l'intimidaient. Devant leur porte, on sentait des odeurs de sole frite et de citron. On sentait aussi des parfums qui n'étaient pas du pays et qui émanaient sans doute d'une belle dame blonde, vêtue de blanc, qui achevait de boutonner son gant sous une ombrelle ouverte.

C'était probablement une étrangère, une Parisienne peut-être qui venait visiter les ruines, les arènes romaines, la Maison Carrée, le temple de Diane et la Tout Magne...

Il fit deux fois le tour de Nîmes sans se décider.

« Tous ces beaux hôtels, conte-t-il dans un numéro de l'Almanach Provençal daté de 1883, avec leurs grands diables de valets en habit noir, qui à cinquante pas avaient l'air de me narguer, tout cela ne m'allait guère. Nous autres, les gens des mas, il nous faut des gens comme nous; et les salamalecs, les grandes façons et tous les alleluias nous ennuiant.

Comme je passais dans le faubourg, j'aperçus un écriteau qui portait: Au Petit Saint Jean. Ce petit saint Jean me mit en joie. Aussitôt je crus me trouver en pays de connaissance. Saint Jean, c'est là un saint qui semble de notre endroit; saint Jean amène la moisson; nous avons les feux de Saint-Jean, l'herbe de Saint-Jean, les pommes de Saint-Jean... et j'entrai au Petit Saint Jean... »

L'auberge était modeste, familière, rustique et bien faite pour qu'un garçon de dix-sept ans, qui n'avait jamais voyagé seul s'y sentît à l'aise.

On était reçu sans cérémonie, par l'hôtesse qui pelait des aubergines ou par l'hôtelier qui ôtait la peau d'un lapin.

Dans la cour de cet affenage, il y avait des charrettes tentées, des charretons dételés, avec des groupes de jeunes Provençales qui riaient et qui babillaient... La salle était déjà pleine et rien que de jardiniers: des jardiniers de Saint-Rémy, de Châteaurenard, de Barbentane, qui se connaissaient tous, pour venir au marché une fois la semaine. Et de quoi parlaient-ils? Rien que de jardinage... »

On lui servit, avec du saucisson des Cévennes, des olives noires confites dans l'huile, ridées et grasses, du melon de Cavaillon et des figues blanches, puis la fille de service apporta une brandade de morue, onctueuse et ivoirine, un lapin de la garrigue, dans une sauce épaisse et aromatique, des muscats, des langues-de-chat et une bouteille d'un certain mousseux de claires qui faisait, quand on la débouchait, le bruit d'un coup de fusil.

Il eut vite fait connaissance et il ne tarda pas à confier à un voisin de table qu'il était venu à Nîmes pour passer bachelier. Le jardinier s'en étonna fort. En cette saison, le Gardon était presque à sec et il n'y avait pas assez d'eau pour rincer un mouchoir de poche dans le lit de la rivière qui ne montrait que ses galets tièdes au grand soleil, tièdes et ronds comme les panettes dans la boulangerie de Jean Reboul. Le brave homme avait compris: batelier!

Le candidat donna quelques explications, et les jolies filles plus brunes et plus crespelées que les Sarrasines s'exclament:

« Pécaïre, regardez-le, comme il est pâle; comme on voit que la lecture ne fait pas de bien: à quoi sert de tant en savoir!... »

Le lendemain, il fut reçu et les jardiniers, qui avaient retardé leur départ pour connaître le résultat de l'examen, lui firent fête.

- Il a passé!... les hommes, les femmes, les filles, l'hôte et l'hôtesse, le valet d'étable, tout le monde sortit, et en voilà des embrassades et des poignées de main! Alors, le Remontrant (celui qui parlait de la gorge) demanda la parole. Ses yeux larmoyaient et il dit:

« Maillanais, va, nous sommes bien contents; tu leur as fait voir à ces moussurots qu'il ne sort pas que des fourmis de la terre; il en sort aussi des hommes!... Allons, petit, un bout de farandole!... »

Dans la cour du Petit Saint Jean, il n'y avait que la vieille mamette, la grand'mère, qui ne dansait pas. Elle surveillait le bœuf à l'étouffée du souper et, si ene n'avait pas souri, elle ei~t ressemblé, comme une sœur, à la *Pieta* d'Avignon...

IV

LA SAINTE ESTELLE

Nous ne sommes plus au Petit Saint Jean, avec les jardiniers de Barbentane, qui ne s'entendent guère aux salamalecs et aux alléluias. Parmi toute cette petite troupe rustique, seul, le Remontrant qui parlait de la gorge et qui tenait sans doute toujours une harangue prête, avait raison et, quatorze ans plus tard, Barbey d'Aurevilly ne s'y trompe point.

Ayant rencontré le jeune Maillanais chez le vieux Lamartine, il s'exclama:

— C'est vous qui êtes Frédéric Mistral. Mais alors, vous n'êtes pas un pâtre?...

Sur la foi du poème qu'il venait de lire, il avait imaginé, toujours théâtral et somptueux, quelque berger de la Camargue, candide et sauvage, ramasseur de simples et contemplateur d'étoiles, mi-pasteur d'Homère, mi-sorcier de village et jeteur de sorts.

Le connétable des Lettres Françaises portait, ce jour-là, une redingote à plis de tayaux d'orgue, un jabot de dentelles et des manchettes, un pantalon vert d'eau à bandes d'argent. Il était corseté si juste qu'il pouvait dire à quelqu'un qui lui offrait à boire:

« Morbleu, monsieur, si je communiais seulement, j'éclaterais!...»

Sur un meuble du salon, il avait jeté sa cape de roulier et de Grand d'Espagne, toute doublée d'écarlate, et son chapeau de chouan.

Théâtral, impulsif, cruel et plein de parti pris, Barbey d'Aurevilly ne se trompait guère cependant, et il jugeait toujours les œuvres et les hommes du point de vue le plus hautain et le plus noble.

Si son étonnement devant le jeune poète qu'on lui présentait laissait passer un peu d'humeur, il était aussi une sorte d'hommage bourru, et le vieil écrivain impitoyable en savait assez pour reconnaître d'un coup le grand poète, sans rien de maladroit ni de rugueux, le grand lettré, et sous ce costume qui n'était peut-être pas à la mode du boulevard, une aisance et une allure racée de grand seigneur...

- - -

Mistral est un inspiré, mais il est aussi un artiste et un humaniste. Comme Dante qui fit sortir l'italien classique du vieux toscan, il a su créer sa langue et la fixer. Avant lui, il y avait des poètes populaires, des chansonniers, des fabulistes et des conteurs provençaux qui rimaient et écrivaient comme ils l'entendaient, mais ils se roulaient un peu dans la poésie comme des ânes dans l'herbe drue. La galéjade était leur fort. Ils étaient pareils à ces savoureux lurons qui savent agrémenteur une veillée.

Certains possédaient un talent véritable, tels ce Toussaint Gros qui rimait sous Louis XV, et Germain, l'auteur de la Bourrido dei Dious; Pierre Bellot dont lou Pouèto cassaire fit la joie de la Provence et Fortuné Chailan. Bénédict, de Marseille, avait chanté le vieux port et ses habitants, Victor Gelu avait écrit dans une langue muscée et bourrue, pleine de jus et de pittoresque, robuste et pétulante comme un ailloli, parfumée comme une bouillabaisse, mais Mistral est à la fois Ronsard et Malherbe, s'il faut chercher quelque comparaison de l'autre côté de la Loire. Quoi qu'il en dise, ce n'est pas une cigale que le soleil fait chanter, d'instinct et sans efforts. Son ambition est celle de tous les grands artistes. Il atteint comme il le veut la branche des oiseaux, les fruits les plus rares qui échappent aux cueillettes faciles et qu'on abandonne, quand on n'a pas assez de courage, aux chardonnerets, aux passereaux, aux moineaux et aux rouges-gorges, parce qu'ils sont trop hauts.

Il est marqué du signe et il a l'Etoile au front. La Renaissance provençale qu'il domine existerait à peine, sans lui. Joseph Roumanille ne saurait prétendre à son autorité; Théodore Aubanel, grand poète lyrique, sensible et nerveux, tourmenté et douloureux, tour à tour païen et catholique, n'est pas plus fait pour ordonner ce

mouvement qu'Alfred de Musset, auquel il ressemble comme un frère, n'était fait pour être le chef du Romantisme. Avec le génie, il faut une certaine carrure, un certain port de tête, et si Frédéric Mistral n'eût pas assisté le 21 mai 1854 au repas que Paul Giéra offrait à ses amis, dans son castel de Font-Ségugne, ce déjeuner n'eût été sans doute qu'une aimable réunion, dans une vieille salle à manger provençale, par un beau dimanche ensoleillé, un banquet où des jeunes gens récitent leurs vers, au dessert, en levant des coupes où pétille une mousse de claret, mais comme tous les grands poètes, il a le don sublime de transfigurer les choses les plus simples en les nommant. Grâce à lui, la joyeuse petite assemblée devient un consistoire d'où sort le Félibrige, et les sept bons compagnons qui y assistent sont désormais, comme s'ils avaient reçu une ordination, les sept félibres de Font-Ségugne...

«Oh! la fine jeunesse, la charmante jeunesse que nous avons passée ensemble, quelques amis que nous étions, nous avons vingt ans, nous nous étions rencontrés, un petit cercle de poètes, tous enfants du peuple, tous passionnés dans une inspiration commune pour le relèvement de notre langue populaire, et, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, nous nous réunissions le dimanche, et en avant de chanter et de dire des vers et de nous attirer vers l'idéal les uns les autres »

Tous enfants du peuple? Sans doute, mais Mistral qui parle ainsi est frais émoulu de la faculté d'Aix d'où il est sorti licencié en droit; Roumanille, fils d'un jardinier de Saint-Rémy, a fait de solides études et, après avoir été professeur, devient éditeur et libraire. Les Aubanel étaient depuis le XV^e siècle imprimeurs de Sa Sainteté. Ils appartenaient à une de ces doctes et solides corporations qui équivalent à une noblesse, comme les Estienne de Paris et les Plantin d'Anvers.

L'auteur de la Vénus d'Arles sera maître imprimeur comme ses pères.

Il peut vivre ainsi qu'un jeune bourgeois d'Avignon, ne songer qu'à ses vers, dans une demeure confortable où dîne souvent un vieil oncle qui n'est que chanoine-prébendier mais qui a une allure cossue de prélat.

Anselme Mathieu est fils de paysans aisés, puisqu'on l'a tenu au collège. Seul, parmi les convives de Font-Ségugne, les sept poètes de la nouvelle pléiade, Alphonse Tavan est un véritable paysan. Il y a aussi Jean Brunet, mais celui-là est une espèce d'irrégulier, de doux réfractaire, qui finira sa vie pleine de fantaisie et de rêves à l'hôpital d'Avignon en 1894, après avoir été vitrier, peintre décorateur, musicien, capitaine des pompiers, brocanteur, antiquaire, mille métiers, mille misères.

Seul républicain de la brigade poétique, il donne dans une sociologie mystique, et croit à un paradis où, sous les lauriers et les chênes civiques, trône la République de 48, telle que M. de Lamartine la salua pure, sainte, immobile, populaire, transcendante, pacifique et grande, une déesse farouche et belle comme une druidesse, radieuse comme une muse. Il est phalanstérien, libertaire, charitable, bon et doux comme le sont les rêveurs et les apôtres, plein des plus généreuses utopies.

Voici enfin, Paul Giéra, Font-Ségugne.

L'aimable silhouette peu accusée et en demi-teinte, la jolie maison!

Si son talent est moyen, il est le plus riche en écus, son père qui tenait une petite épicerie en Avignon et qui avait eu treize enfants, ayant hérité d'un vieux philanthrope qui lui avait laissé toute sa fortune et une ancienne et belle demeure bâtie pour un cardinal romain, à quelques lieues des remparts, sur la colline de Château-Neuf-de-Gadagne.

Le dimanche matin, à la sortie d'une de ces messes où l'on s'attend toujours à voir, sous le porche de l'église, Laure de Noves en robe blanche, suivie respectueusement de François Pétrarque, le front ceint de lauriers, tel qu'on le représente à la première page des immortels sonnets, toute la famille Giéra quitte la maison où le soleil éblouit les panonceaux du balcon, pareils à deux larges coquilles d'or, car Paul Giéra est notaire. Ils vont passer le jour de Dieu à Font-Ségugne. Il y a là Mme Giéra, la mère, le notaire-poète et son frère Jules, un doux philosophe spiritualiste qui rêve, selon Mistral, la rénovation du monde par l'œuvre des Pénitents Blancs.

Il y a encore leurs deux sœurs, Clarisse et Joséphine, qui convient souvent quelques jeunes filles.

Un jour, ce fut Jenny Manivet que Théodore Aubanel aperçut dans un éblouissement, avec sa jeune tête brune et sa robe grenat, Jenny qui devint la pure et inaccessible Zani dans l'œuvre passionnée et douloureuse du poète, qui l'aima d'un chaste et vain amour avant qu'elle ne prit le voile dans un Carmel.

Aubanel cueillait des fleurs pour elle aux massifs de Font-Ségugne.

Nous le savons par un petit poème mélancolique d'Anselme Mathieu, au rythme alerte et léger, pareil à celui qui berce la Chanson d'Avril de Rémy Belleau.

LI REMEMBRANCO

Te recordes lou jour
Ounte Amour
Sèns muta nous menavo
En de draiou perdu
Escoundu
Sèns sautre mounte anavo?

Qu'au pèd de Camp-Cabèu,
Aubanèu,
A l'oumbro dis éusino,
A campavian de flous,
Tóuti dous
Pèr une Countadino?...

Te remembres lou bias
Que tant plais?
de la vierginello,
Sabes? lou jougne prim
Coumo un brin
De fresco pimpinello!

Quand lou languì te vèn,
Te souvèn
Dóu banc, de la muraio,
Di grands acacîa
Tant fuia,
E de la font que raio?...

Per îéu, tant que viéurai,
Reveirai,
Au founs de ma pensado,
Font-Segugno e Pauloun
Soun valoun,
Si paréu, Si nisado,

E lou front de Zani
Embruni,
Astra pèr la veleto;
E soun rire, rasin
Qu'ì sausin
Fasié gan et lingueto!

Te souviens-tu du jour — où Amour — nous menait en silence — dans les chemins perdus, — cachés,— sans savoir où il allait?

Qu'au pied de Camp-Cabel, — Aubanel, — à l'ombre des yeuses, — nous cueillions des fleurs, — tous deux, — pour une comtadine?...

Te souviens-tu de la tournure — si plaisante? —de la jeune vierge, — tu sais? — la taille élancée — comme un brin — de fraîche pimprenelle?

Quand la mélancolie te prend, — te souviens-tu, — du bain, de la muraille, — des grands acacias — si feuillus, — et de la fontaine?

Pour moi, toute ma vie, — je reverrai — au fond de ma pensée — Font-Ségugne et Paul, — Son vallon, — ses couples et ses nids.

Et le front de Zani — tout bruni — destiné au voile, — et son sourire, raisin — qui aux oiseaux — faisait envie.

Beau dimanche de mai 1854... Les grands acacias ont sans doute plus de fleurs que de feuilles, et, comme d'immenses bouquets, ils parfument la salle à manger où sept poètes fondent le Félibrige et s'attardent à table, tandis que par les fenêtres ouvertes, on aperçoit les robes des jeunes bleue et sereine dans l'air limpide, la plaine du Comtat, ce beau dimanche de mai consacré à sainte Estelle....

V

MIREILLE CHEZ M. DE LAMARTINE

Font-Ségugne, Aubanel, Roumanille, que de souvenirs!....

Quatre ans après cette réunion, en 1858, Mistral qui a revu jusqu'au dernier vers de Mireille, se décide à partir pour Paris, sur les conseils de ses amis d'Avignon et d'Adolphe Dumas qui l'attend à Paris et doit le conduire chez le poète des Méditations.

Le voici dans le salon attenant à la salle à manger. Lamartine a du monde à souper et il n'a pas encore terminé son repas, la main toujours en l'air dans un geste superbe. D'une taille élevée, mais boiteux et traînant une jambe percluse, lorsqu'il marchait, on aurait dit un cyprès de Provence agité par le vent.

— C'est donc vous, monsieur Mistral, qui faites des vers provençaux? me dit-il tout d'abord d'un ton goguenard en me tendant la main.

— Oui, c'est moi, répondis je, à vous servir.

— Certes, j'espère que vous pourrez me servir. Le ministre, celui de l'Instruction publique, M. Fortoul, de Digne, m'a donné la mission de venir ramasser les chants populaires de Provence, comme le Mousse de Marseille, la Belle Margoton, les Noces du Papillon, et si vous en aviez quelques-uns, je suis ici pour les recueillir.

Et, en causant à œ propos, je lui chantai, ma foi, l'aubade de Magali, toute fraîche arrangée pour le poème de Mireille.

Mon Adolphe Dumas enlevé, s'écria:

— Mais où donc avez-vous pêché cette perle?

— Elle fait partie, lui dis-je, d'un poème provençal en douze chants que je suis en train d'affiner....

Adolphe Dumas, qui était l'ami de tous les poètes de 1830 et qui songeait alors à l'Académie française, se moqua aimablement, malgré l'aubade qui l'enchantait, de son jeune frère provençal, décidé à ne chanter que dans la langue de sa province. Il voulut cependant entendre quelques passage. du poème.

— Et je lui lus, continue Mistral, un morceau de Mistral, je ne me souviens plus lequel.

— Ah! si vous parlez comme cela, me fit Dumas, après ma lecture, je vous tire mon chapeau et je salue la salue d'une poésie neuve, d'une poésie indigène dont personne ne se doutait.»

Il admire les tableaux qui ornent les murs et qui ne doivent pas valoir grand chose.

Aquarelles et peintures ne dépassent pas le métier innocent et appliqué des travaux de jeune fille, mais c'est Mme de Lamartine elle-même qui a signé dans un coin, près du cadre.

Adolphe Dumas est un familier de la maison. Frédéric Mistral qui s'assied là pour la première fois, n'ose pas élever la voix et se tait comme s'il était à l'église.

C'est un beau soir de dimanche à la fin du mois d'août. Bon sang, qu'il fait chaud dans leur Paris et dans ce salon dont on n'ouvre pas la croisée! Mais fait-il si chaud, en vérité? Le jeune Provençal est tout ému et il sait où il a l'honneur d'être.

Nul, sur terre, n'a pour lui plus de prestige que le vieil homme qui achève son dessert de l'autre côté de la porte, et il songe à lui.

Il y aura bientôt quarante ans, il publiait sans même vouloir y mettre son nom, ses premières poésies et un orage sublime emportait tout, un vent soufflait dont personne jusque-là n'avait entendu les plaintes et la musique.

Les Méditations! La maison de Milly sous son épais manteau de chèvrefeuilles et de lierres rêvait au bout d'une avenue; au fond du parc, le lac faisait son clapotis léger; une harpe mystérieuse résonnait dans le bois sans chemins; un rossignol enchantait le laurier du puits et une jeune femme lisait sur le banc tout vert de mousse.

Domaine enchanté, asile harmonieux, chartreuse poétique d'où l'œil pouvait embrasser un horizon nouveau, un immense panorama brusquement dévoilé de vallons solitaires, de pics bleuâtres, de mélancoliques plaines, sous les molles et légères vapeurs d'un soir lamartinien qui descendait pour la première fois...

Les portraits du jeune inspiré circulaient. Il était plus beau qu'une jeune fille: des cheveux ondulés, des yeux de vierge, un visage d'archange et une taille élancée!...

Puis, il avait équipé des navires, fait de grands voyages, il avait voulu marcher sur des traces divines, Dans ce champ là le Christ pleura sous l'olivier.

Il avait bu aux citernes de l'antique Saphora sous les figuiers et les grenadiers où les femmes qui s'en retournaient, leur cruche pleine à l'épaule, étaient encore pareilles à Agar et à Rachel, à Judith et à Rebecca.

Il avait prié à Nazareth, gravi les pentes sacrées du Thabor, longé le lac de Génésareth et roulé dans le linceul funèbre sa fille adorée dont il avait fait embaumer le corps avec les essences de nopal et d'aloès qui servirent à l'embaumement de Jésus.

Il venait de loin; on croyait voir derrière lui d'immenses horizons... il avait dormi au Liban et sous les lauriers-roses du vieux sérail, galopé le long de la mer Morte et parcouru le désert, dans une escorte de mamelucks à sa solde qui le suivaient sur des étalons de mille piastres.

La tribune l'avait ensuite tenté, et il avait apporté dans le tumulte des assemblées sa générosité de grand poète et son allure souveraine de gentilhomme chrétien.

Renouvelant le mythe d'Orphée, il avait dompté le lion populaire échappé des faubourgs, harangué une foule déchaînée, parlé dans un cercle de baïonnettes, apaisé l'émeute, proclamé la République et gouverné la France, toujours les yeux fixés sur l'étoilé et le cœur pur!

« Mais le peuple n'est que du sable on ne peut rien bâtir sur lui... avait-il murmuré un soir de défaite et quelques semaines après ses triomphes civiques, les électeurs lui préféraient Louis Bonaparte, Cavaignac et Ledru-Rollin, puis l'aigle impérial ne tardait pas à se poser sur la hampe du drapeau qu'il avait sauvé, et il avait fui aux saintes solitudes, ne quittant que de loin en loin sa retraite de Saint-Point, pour venir siéger à l'écart, exilé, dans cette assemblée dont il fut le maître généreux et magnifique.

Le jeune Mistral sait tout cela, et il se moque sans doute des députés, lui qui va écrire en un seul quatrain un programme politique plein de bonhomie et de malice:

*Nàutri li bon Provençau,
Au sufrage universau,
Voutaren pèr l'òli
E faren l'aiòli...*

Dans le salon tout tapissé des œuvres de Mme de Lamartine, il songe au prodigieux destin du grand homme qui va l'accueillir et la porte de la salle à manger s'ouvre et l'altissime poète lui tend les deux mains...

Il convient de s'arrêter un peu devant cette image. Malgré l'âge et la ruine, Lamartine garde sa haute silhouette. Des rhumatismes le clouent parfois dans son lit et déformait ses pieds dont il était fier, mais il a encore une allure souveraine avec sa taille qui ne se voûte pas et demeure fine, bien prise, dans sa redingote râpée. Il porte le faix des années qui écrasent tant de gens, en vieux gentilhomme maigre et racé, en vieux cavalier élégant.

Quant au poète de Maillane, l'hôte illustre qui l'accueillit ce soir d'été en a laissé croquis, et le voici tel qu'il lui apparut à cet première entrevue:

«... un beau et modeste jeune homme, vêtu avec une sobre élégance comme l'amant de Laure lorsqu'il brossait sa tunique noire et qu'il peignait sa lisse chevelure dans les rues d'Avignon. C'était Frédéric Mistral, le jeune poète villageois, destin à devenir, comme Burns, le laboureur écossais, l'Homère de la Provence. »

«Sa physionomie, simple, modeste et douce ce, n'avait rien de cette tension orgueilleuse des traits ou de cette évaporation des yeux qui caractérise trop souvent ces hommes de vanité, plus que de génie, qu'on appelle les poètes populaires: ce que la nature a donné, on le possède sans prétention et sans jactance. Le jeune Provençal était à son aise dans son talent comme dans ses habits; rien ne le gênait parce qu'il ne cherchait ni à s'enfler, ni à s'élever plus haut que la nature. La parfaite convenance, cet instinct de justesse dans toutes les convictions qui donne aux bergers, comme aux rois, la même dignité et la même grâce d'attitude ou d'accent, gouvernait toute sa personne. Il avait la bienséance de la vérité; il plaisait, il intéressait, il émouvait; on sentait dans sa mâle beauté le fils d'une de ces belles Arlésiennes, statues vivantes de la Grèce qui palpitent dans notre Midi...»

Lamartine s'est assis à côté de Mistral. Il fume un petit cigare qu'il a pris sur la cheminée.

On n'a pas encore allumé les lampes, et il doit être huit heures.

Un guéridon chargé de papiers, de brochures et de livres est dans un coin; déjà envahi par l'ombre, un dernier éclat fait rougeoyer comme une braise l'or d'un cadre et le soir de ce dimanche d'été ne va pas tarder à se noyer dans les miroirs. Le vieux lyrique parle avec sa générosité coutumière et il enchante le jeune homme ébloui. Il veut entendre quelques passages de son poème, et Mireille entre dans le salon crépusculaire où pourrait l'accueillir Graziella:

Cante uno chato de Prouvènço,
Dins lis amour de sa jouvènço,
A travès de la Crau vers la mar, dins li bla,

Umble escoulan d'ou grand Oumèro,
Iéu la vole segui. Comme èro
Ren qu'uno chato de la terro,
En foro de la Crau se n'es gaire parla

E mas soun front noun luisignèsse
que de joueusso; e mai n'aguèsse
Ni diadèmo d'or, ni mantèu de Damas,
Vole gu'en glori fugue aussado
Comme une rèino, e caressado
Par noste lengo mepresado
Car cantan que pèr vautre, o pastre e gent di mas!

Tu, Segnour Diéu de ma patriò,
Que nasquères dins la pastriho,
Enfioco mi paraulo et domo-me d'alèn!
Lou sables: entre la verduro,
Au soulèu em'i bagnaduro,
Quand li figo se fan maduro,
V'en l'ome aloubati des frucha l'aubre en plen..

Mai sus l'aubre qu'èu espalanco,
Tu toujours quihdes quauco branco
Ounte l'ome abrama noun porque aussa la man,
Bello jitello proumièrenco,
E redoulènto e vierginenco,
Bello frucho Madalenenco
Ounte l'auceu de l'èr se vèn leva la fam.

I éu la vese, aquelo branqueto,
E sa frescour me fai lingueto
Iéu la vese, i ventoulet, boulega dins lou ceu
Sa ramo e sa frucho immourtalo...
Beu Diéu, Diéu ami, sus lis alo
De nosto lengo prouvençalo,
Fai que posque avera la branco dis aucèu!....

Je chante une jeune fille de Provence, — Dans les amours de sa jeunesse, — A travers la Crau, vers la mer, dans les blés, — Humble écolier du grand Homère, — Je veux la suivre, comme c'était, — une simple fille de la campagne, — En dehors de la Crau, il s'en est peu parlé.

Bien que son front ne resplendit — que de jeunesse, bien qu'elle n'eût — Ni diadème d'or, ni manteau de Damas, — Je veux qu'en gloire elle soit élevée, — Comme une reine, et caressée, — Par notre langue méprisée, — Car nous ne chantons que pour vous, pâtres et gens des mas.

Toi, Seigneur Dieu de ma patrie, — Qui naquis parmi les bergers, — Enflamme mes paroles et donne-moi du souffle! — Tu le sais: parmi la verdure, — Au soleil et sous les rosées, — Quand les figues mûrissent, — L'homme, avide comme un loup, vient dépouiller tout l'arbre de ses fruits

Mais sur l'arbre qu'il ébranche, — toi, tu élèves un rameau — que l'homme insatiable ne peut atteindre de la main — une belle pousse première, — Et odorante et virginale, un beau fruit mûr à la Magdeleine, — Où vient l'oiseau de l'air pour apaiser sa faim.

Moi je la vois cette branchette, — Et sa fraîcheur fait mon désir! — Je vois, au souffle du vent léger, frissonner dans le ciel, — Son feuillage et ses fruits immortels... — Dieu beau, Dieu ami, sur les ailes, — De notre langue provençale Fais que je puisse atteindre la branche des oiseaux!...

Le grand poète bourguignon serait incapable de traduire en français les vers du grand poète provençal, mais leur musique le ravit et la magique incantation de son chant opère. Il trouve cela plus doux et plus fluide que l'italien et quand ses invités qu'il avait laissés à table arrivent, il leur fait part de sa joie et Mistral doit à nouveau réciter ses vers.

Il y a là Dargan, l'historien de Marie Stuart; la comtesse de Peyronnet, une éclatante Anglaise de trente ans qui écoute entre ses deux filles, formant avec elles un de ces tableaux charmants que Gainsborough, Reynolds ou Romney peignirent et qui représentent une élégante lady ressemblant à la sœur aînée de ses beaux enfants qui l'entourent.

Il y a aussi la divine et pure Antigone, la nièce du Maître, Valentine de Cessiat..
Bien qu'il arrive de son village, Mistral est au courant et sait ce que l'on dit.

Lorsque Lamartine, au retour de son premier voyage en Orient eut déposé le corps de sa fille Julia dans le caveau de Saint-Point, Valentine qui était alors une jeune fille de quinze ans vint mettre un peu de joie dans la maison et depuis 1835 elle n'a presque pas quitté son oncle.

Rien de plus haut que l'amour de ces deux êtres.

Elle a connu Lamartine jeune encore, beau, environné de sa prodigieuse gloire et elle n'a voulu que vivre dans son ombre.

La vie désolée du grand homme s'embellit de cette miraculeuse présence. Elle est la gardienne. Elle s'occupe de tout, des manuscrits à copier et des créanciers, du cours familial de Littérature et des domaines qu'il faut vendre. Elle conserve tout ce qu'il aurait perdu depuis longtemps, tout ce que Mme de Lamartine ne doit pas voir: le fichu napolitain de Graziella, le crucifix d'Elvire, jusqu'à l'écharpe qu'il portait à l'Hôtel de Ville en 1848, d'autres reliques encore qu'elle serre dans un meuble de sa chambre de chanoinesse. Elle est d'une beauté radieuse et le vieillard ne sait si elle est un camarade, un ami, une sœur ou autre chose» et le pur sentiment qui lie leurs cœurs échappe à la terre:

Un éblouissement de jeunesse et de grâce
Fascine le regard où son charme est resté,
Quand elle fait un pas, on dirait que l'espace
S'éclaire et s'agrandit par tant de majesté...

Son teint calme est veiné des taches de l'opale,
Comme s'il frissonnait avant la passion,
Nuance sa fraîcheur des moires d'un lis pâle,
Où la bouche a laissé sa moite impression...

Comme au sein de ces nuits sans brumes et sans voiles
Où dans leur profondeur l'œil surprend les cieux nus,
Pans ses beaux yeux d'enfant, firmament plein d'étoiles,

Je vois poindre et nager des astres inconnus,
Des splendeurs de cette âme un reflet me traverse;
Il transforme en Eden ce morne et froid séjour;
Le flot mort de mon sang s'accélère et je berce
Des mondes de bonheur sur ces vagues d'amour...

Ces vers uniques sont datés de 1818 et de Florence, mais personne n'est assez naïf pour croire que le poète les composa à cette époque.

Il fallait tricher, il y avait beaucoup de choses que l'excellente Mme de Lamartine ne pouvait pas comprendre...

Admirable veillée de Paris au milieu de ces êtres d'exception, autour de ce grand vieillard! Quand elle s'achève, la ville capitale se prépare au sommeil et, après avoir pris congé, sur le trottoir, le jeune Maillanais la trouve sans doute déserte. Il n'est venu que pour Lamartine. Nul autre ne saurait donner à Mireille sa bénédiction.

Victor Hugo est en exil; sa maison de Marine-Terrace est dans l'ombre, et personne n'a le droit d'allumer une lampe quand celle du Maître est éteinte. Alfred de Musset est mort il y a juste un an; Alfred de Vigny distant et secret n'attire guère les visiteurs et les confidences, et sa hautaine vieillesse est solitaire, comme il le souhaite. Théophile Gautier n'a que des soucis plastiques et il sort à ce moment du théâtre où il a dormi d'ennui en écoutant le vaudeville dont il doit rendre compte dans son feuilleton: Charles Baudelaire ne s'intéresserait pas au sincère et pur amour d'une paysanne. Plus désolé que la Crau sous un crépuscule d'hiver, il fuit aux édens interdits, aux paradis artificiels et il ne chérit que les paysages malades et décriés qui sont autour des grandes villes, près des cimetières, des abattoirs et des guiguettes louches. On ne sait pas encore qu'il y a les roses les plus fraîches et les plus nobles lys parmi ses Fleurs du Mal qu'on croit vénéneuses. Il lui a plu de farder le visage douloureux de sa Muse, de la parfumer de musc et de havane et il n'admirerait pas les nuits bibliques de la Provence, ni les saintes étoiles dont les pâtres du Luberon savent le nom et le pouvoir.

Où est-il d'ailleurs par cette belle nuit d'été? Où sont les autres poètes?...

Mistral n'y songe sans doute point. Il vient de voir le roi. Il est comblé.

Il n'était venu que pour lui et il doit tout ignorer de ce Paris nocturne. Sur le boulevard qu'il traverse avec son compagnon échevelé, les filles que dessine Constantin Guys, l'œil bien cerné de noir, les mains dans les poches de leur tablier, cherchent fortune autour des Variétés.

Elles sentent le péché et des parfums qu'on ne respire guère autour du mas des Micocoules. Au café de Madrid, éblouissant de gaz, boivent et discutent des chroniqueurs et des auteurs, des artificiers qui allument de vifs petits échos et qui finiront par mettre le feu aux Tuileries, des Rivarol pour gazettes tapageuses, et l'escalier rouge du Café Anglais où va souper la jeunesse dorée sent le homard, le cigare, le patchouli, la veuve Clicot, mais le jeune poète plein de ferveur ne connaît pas les comparses scandaleux de cette fête, il n'a jamais goûté à la carpe du Rhin à la Chambord, ni aux filets de sterlets à la Volga avec un coulis de crevettes Bagration dont on se régale dans cet établissement à la mode.

S'il y pénétrait, il se sentirait certainement aussi intimidé qu'à l'époque où il préférait, à Nîmes, l'affenage du Petit Saint Jean à ces hôtels où il faut faire des salamalecs et des alleluias.

Il vient de voir Lamartine. On dirait qu'il donne le bras à sa belle Mireille et peut-être songe-t-il qu'à cette heure sa mère dort en paix, après avoir prié un bon saint du Midi, celui qui veille sur les absents et les voyageurs; que la lune innocente est sur les marches du seuil rustique, et il murmure peut-être aussi des vers que son ami Théodore Aubanel lui récita:

*Dins li cèu coume de la,
Sus li prat blanc coume quand nevo
La blanco luno, aperéila,
Espandis sa clarta de trèvo.....*

Dans les cieus blancs comme du lait, sur les prés blancs comme quand il neige, la blanche lune, dans l'infini, répand sa clarté de fantôme...

- - -

Aux premiers jours de l'année suivante, le livre de Mireille est en vente chez l'ami Roumanille établi libraire-éditeur rue Saint-Agricol, à Avignon, et Lamartine qui tient toujours la parole donnée, consacre le Quarantième Entretien de son Cours familial de Littérature, au poème qui lui est dédié.

Le facteur des postes qui apporte la brochure, comme il doit dire, l'a posée avec quelques lettres et un journal du pays sur une table de pierre ou sur un banc du jardin à côté d'une serpe, d'un vieux chapeau de jonc et d'un pot de géraniums. Le chien qui dormait lève la tête et renifle le paquet. Son maître qui arrive le caresse de la main et prend le courrier. Il a coupé les ficelles, reconnu à sa couverture le Cours familial de Littérature qu'il ouvre et il lit:

«... Je vais vous raconter aujourd'hui une bonne nouvelle! Un grand poète épique est né. La nature occidentale n'en fait plus, mais la nature méridionale en fait toujours: il y a une vertu dans le soleil.

Un vrai poète homérique dans ce temps-ci; un poète né, comme les hommes de Deucalion, d'un caillou de la Crau; un poète primitif dans notre âge de décadence; un poète grec à Avignon; un poète qui crée une langue d'un idiome, comme Pétrarque a créé l'italien; un poète qui d'un patois vulgaire fait un langage classique d'images et d'harmonie, ravissant l'imagination et l'oreille; un poète qui joue sur la guimbarde de son village des symphonies de Mozart et de Beethoven; un poète de vingt-cinq ans, qui, du premier jet, laisse couler de sa veine, à flots purs et mélodieux, une épopée agreste, où les scènes descriptives de l'Odyssée d'Homère et les scènes innocemment passionnées de Daphnis et Chloé de Longus, mêlées aux saintetés et aux tristesses du christianisme, sont chantées avec la grâce de Longus et la majestueuse simplicité de l'aveugle de Chio, est-ce là un miracle? Eh bien! ce miracle est dans ma main; que dis-je, il est déjà dans ma mémoire, il sera bientôt sur les lèvres de toute la Provence...

...Quant à toi, O poète de Maillane, inconnu il y a quelques jours aux autres et peut-être inconnu à toi-même, rentre, humble et oublié dans la maison de ta mère; attelle tes quatre taureaux blancs ou tes six mules luisantes à la charrue comme tu le faisais hier; bêche avec ta houe le pied de tes oliviers; lave tes moutons au printemps dans la Durance ou 'dans la Sorgue; jette la plume et ne la reprend que l'hiver, à de rares intervalles de loisir, pendant que la Mireille que le Ciel te destine sans doute étendra la nappe blanche et coupera les tranches de pain blond sur la table où tu as choqué ton

verre avec Adolphe Dumas... On ne fait pas deux chefs-d'œuvre dans une vie; tu en as fait un; rends grâce au Ciel et ne reste pas parmi nous; tu manquerais le chef-d'œuvre de ta vie, le bonheur dans la simplicité. Vivre de peu! Est-ce donc peu que le nécessaire, la paix, la poésie et l'amour? Oui, ton poème épique est un chef-d'œuvre; je dirai plus, il n'est pas de l'Occident, il est de l'Orient; on dirait que, pendant la nuit, une île de l'Archipel, une flottante Délos s'est détachée de son groupe d'îles grecques ou ioniennes, et qu'elle est venue sans bruit s'annexer au continent de la Provence embaumée, apportant avec elle un de ces chantres divins de la famille des Mélésgènes. Sois le bienvenue parmi les chantres de nos climats! Tu es d'un autre Ciel et d'une autre langue, mais tu as apporté avec toi ton climat, ta langue et ton cid! Nous ne te demandons pas d'où tu viens ni qui tu es: Tu Marcellus eris!... »

Est-ce l'ombré d'une branche qui danse sur la page où le soleil jette aussi comme des éclaboussures d'or, qui gêne l'auteur de Mireille? Tu Marcellus eris!.... Vive Dieu! C'est fini... il n'y voyait presque plus pour lire...

Sa mère qu'il n'a pas encore saluée parce qu'elle était sortie de grand matin et qu'il travaillait à son petit bureau, dans sa chambre, vient du fond du jardin. Il court à elle.

— Bonjour, mère...

— Dieu te le donne, mon Frédéric...

VI

VEILLES LETTRES VIEUX PAPIERS

Des jours et des jours avec leur labeur et leurs rêves, et il est là, à la même place, et rien n'a troublé la haute harmonie des heures passées qui ne forment pas un amas, avec des décombres et des cendres, mais un monument.

Tous ont été enchantés par des musiques supérieures, ennoblis par une idée, et ils riment comme les vers d'un beau poème puissant et calme. Ni fantômes, ni nuées!... Chacun de ses jours est un chef-d'œuvre humain; chacun fut accueilli par lui comme l'ambassadeur d'un royaume ami porteur de présents et de promesses loyales. Jamais une faiblesse.

L'ordre quotidien n'a jamais été troublé. Il s'est déclaré la paix, et, malgré sa bonhomie, il s'est toujours traité avec cérémonie, et il ne s'est senti à l'aise que dans cette règle où tout se fond et s'équilibre.

Jamais il n'a payé l'amère rançon du Laurier que la vie exigea de tous les Poètes, et sa noblesse et sa simplicité sont absolues. Jamais non plus, il n'a trahi les vœux poétiques qu'il prononça et qui le lient de leur mystique chaîne. Depuis ce soir de la Chandeleur où il mit la dernière main à sa Mireille, tout matin a porté son fruit.

Aujourd'hui, il fait froid comme il peut le faire en Provence quand le mistral secoue et rebrousse Décembre. Seules les noires quenouilles des cyprès qui ne redoutent point les frimas se dressent sur la campagne nue. Comme dans les vers hivernaux de l'antique Hésiode, c'est Borée qui souffle des montagnes de la Thrace:

«... Le froid courbe le vieillard; la peau délicate de la jeune nymphe qui n'a point encore ressenti les feux de la blonde Vénus, en serait pénétrée, sans le soin qu'elle prend de garder sa maison, près d'une mère qu'elle chérit, sans le soin qu'elle prend de se purifier par un bain salubre, de dormir en paix, pendant la nuit entière, dans l'intérieur de sa demeure, évitant les rigueurs de l'hiver... »

Le poète a fait une courte promenade sur la route gelée qui sonnait sous ses pas, et, près du feu, maintenant, il feuillette des lettres et des papiers oubliés qu'il prend dans les tiroirs de son bureau.

Voici le manuscrit de la Comtesse, daté du 22 août 1866; celui de la Coupe qu'il écrivit au mois d'août suivant, le cantique sacré avec les versets et le refrain repris en chœur par les fidèles, buvant, comme pour une communion à la coupe qui fait le tour de la table, dans les banquets de Sainte-Estelle:

*Prouvençau, veici la coupo
Que nous vèn di Catalan:
A-de-reng bequen en troupo
Lou vin pur de noste plant!*

*Coupo santo
E versanto
Vuejo à plen bord,
Vuejo abord
Lis estrambord
E l'enavans di fort!*

Provençaux — voici la coupe — Qui nous vient des Catalans: — Tour à tour buvons ensemble — Le vin pur de notre cru.

Coupe sainte — Et débordante, — Verse à pleins bords, — Verse à flots, — Les enthousiasmes — lit l'énergie des forts!

C'est le chant hymnaire grave et contenu, l'alléluia félibréen...

- - -

Voici quelques lettres de Victor Balaguer, le proscrit catalan... Des rêves... une aventure impossible, et au dos d'un billet dont l'encre a pâli, un admirable sonnet de Mistral dédié à cet âpre poète qui faisait des songes de partisan:

Si tu t'étais embarqué pour les îles Canaries, — Tu aurais gagné sans doute le chapeau d'amiral, — Si l'on t'avait tonsuré dans quelque séminaire, — Peut-être porterais-tu la mitre et la crosse.

Simple porcher, tu serais aujourd'hui millionnaire, — Enrôlé comme simple soldat tu serais à présent général, — Si même tu n'étais rien qu'un paysan ordinaire — Certes, la paix de Dieu, régnerait dans ta maison. — Mais comme tu t'es fait poète et gentilhomme... que ta voix a retenti sur tous nos tumultes que tu as voulu sauver les hommes et nettoyer l'écurie, — Les hommes, toujours hostiles aux paroles sincères, — Voyant que tu avais des ailes, ainsi que les oiseaux, — T'ont chassé de partout, pauvre, à coups de fusil!

- - -

Il feuillette d'autres papiers, s'attarde à quelques phrases de discours prononcés les jours de Sainte-Estelle:

... La France n'a pas toujours penché la tête sur son cœur endolori; la France, notre mère, a été jadis la reine des nations par les arts de la paix et par ceux de la guerre. Mais le monde, en ce temps-là, vivait plus naturel, et l'on ne rougissait pas de son village, et pour aimer la France, il n'était pas nécessaire de parler français. Car, que l'on s'appelât le chevalier d'Assas ou le tambour d'Arcole, quand il fallait partir, on partait; quand il fallait mourir, on mourait... Le grand patriotisme naît de l'attachement que l'on a pour son pays, ses coutumes, sa famille, et les meilleurs soldats, croyez-le, ne sont pas ceux qui chantent et crient après boire; ce sont ceux qui pleurent en quittant leur maison.

Par conséquent, messieurs, si nous voulons relever notre pauvre patrie, relevons ce qui fait germer les patriotes: la religion, les traditions, les souvenirs nationaux, la vieille langue du pays, et cité par cité, province par province, rivalisons d'étude, de travail et d'honneur pour glorifier diversement le nom de France. (Montpellier, 1875).

- - -

En foulant la terre, l'illustre terre de l'Albigeois, frères, vous devenez

l'émotion qui nous étreint. Loin de moi la pensée de peiner quelqu'un, de vouloir ressusciter des indignations qui sont mortes. Il y a pourtant, dans l'histoire de France, un chapitre qui porte un nom fameux: la guerre des Albigeois. Et tout fils du Midi, en lisant ces pages, sentira sursauter son cœur. Maintenant nous ne voulons plus savoir qui était l'ennemi, qui avait raison ou tort. Le sang qui coula dans cette horrible mêlée a peut-être cimenté les fondements de la France, et, sur l'autel de la patrie comme sur tous les autels, il dut y avoir des sacrifices.

Mais, il y a quelque chose que les morts nous demandent et à laquelle les morts ont droit lorsqu'ils sont tombés dans la bataille: c'est le souvenir.

Tout homme qui défend le sol de sa patrie, qui lutte et meurt pour elle, ménte que le pays se souvienne de lui à jamais.

Je crois donc répondre au sentiment de tous, à un noble sentiment de piété nationale, en devant cette Coupe au-dessus des opinions, au-dessus des disputes et les ténèbres de l'histoire, en élevant, vous dis-je, en ville d'Albi, la Coupe félibréenne en l'honneur et à la mémoire de ces combattants qui ont écrit l'épopée du Midi avec leur sang et qui sont morts, superbes, en criant: - Vive Toulouse! (Albi, 1882).

- - -

Une enveloppe timbrée dans un coin d'une vignette représentant le buste de Voltaire par Houdon.

Au dos d'un menu de restaurant, les convives d'un banquet ont signé et ont envoyé cette adresse à Maillane.

Il y a là une centaine de noms.

Cent sous par tête, vins et café compris. Pour un écu de cinq francs, les félibres de Paris eurent ce soir-là un potage Montmorency, une sole normande; des petits pois, une poularde du Mans, une glace panachée, du vin d'Anjou et une coupe de champagne. Quel mélange, bon Dieu! Ah! ces félibres du café Voltaire!...

- - -

— Une belle écriture claire et ornée, avec de jolis jambages, nette sans rien de dur.

De qui? il ne se souvient plus... ah!... François Coppée!... Le cher poète!...

Plus que les banqueteurs du Voltaire et tous les cigaliers, c'est lui le Félibre de Paris.

On a reproché à Mistral de préférer Maillane, Arles et Avignon à d'autres villages et à d'autres villes, à Sceaux, par exemple, à Roubaix et à Tours... Quelle plaisanterie!

François Coppée, lui, n'aime que Paris où il est né et qu'il n'a presque jamais quitté C'est bien naturel et, sûrement, dans cette ville, il préfère encore à tous les autres, le tranquille quartier où il habite entre le boulevard des Invalides et le Faubourg Saint-Germain, sa vieille rue Oudinot que coupe la provinciale rue Rousselet où Barbey d'Aurévilly a une pauvre chambre meublée qu'il appelle avec une désinvolture de maréchal de

France, son tournebride de sous-lieutenant.

J'aime mon village plus que ton village;

Jaime ma province plus que ta province;

J'aime la France plus que tout!

Coppée qui est un charmant esprit et qui sait plaisanter quand il le faut serait capable de traduire cela de la sorte:

J'aime le septième arrondissement plus que le onzième; Paris plus que Romorantin, mais il n'empêche que Popincourt et Romorantin soient en France!

Nul ne songerait à l'accuser de séparatisme.

Le vrai Félibre de Paris, songe Mistral. Il vit dans son quartier, ainsi qu'un bon bourgeois, avec sa sœur Annette et de vieilles servantes comme en ont encore les chanoines. Il va faire à la même heure, une partie de dominos, dans un cafeton voisin, en compagnie d'un notaire, d'un commerçant ou d'un commandant en retraite, et il ne chante que les gens et les choses de chez lui: le petit rentier économe et veuf qui voudrait établir sa demoiselle; les concierges prenant le frais devant la porte, quand les soirs d'été, dans les faubourgs, sont étouffants; l'écaillère qui ouvre des

huîtres pour le Salon de Société, devant la boutique du marchand de vins qui sent l'absinthe et la friture; les Amicales qui vont manger l'argent d'une cagnotte à Robinson et qui rentrent la veste fleurie d'un brin de muguet et jouent du mirliton sur l'impériale de l'omnibus; les pêcheurs à la ligne, au bord de la Seine, devant les bains de la Samaritaine; les boulevards extérieurs; les habitués d'une modeste brasserie; les rendez-vous, d'une petite modiste pâlotte et charmante avec le fils de la mercière, sous un bec de gaz, à l'époque de la rentrée des classes, quand la première bruine fait luire le trottoir où se reflètent les boccas éclairés du pharmacien; l'automne qui désole les pauvres squares des villes, tout ce qui est de son terroir...

Mistral garde du poète des humbles, comme on l'appelle, le plus affectueux souvenir. N'a-t-il pas voulu le voir siéger, à ses côtés, à l'Académie française?

C'est, en effet, François Coppée et Paul Bourget qui firent la démarche auprès de lui.

Il se souvient. Coppée portait un gros paletot de montagnac et il allumait sans cesse des cigarettes qu'il jetait lorsqu'il en avait tiré trois ou quatre bouffées négligentes. Lui qui ressemblait au Premier Consul à l'époque où l'on joua son Passant devant Napoléon III et l'Impératrice, tournait à présent au vieil acteur distingué et cossu, et Mistral revoit son visage rasé et ses yeux limpides d'un bleu vert si pâle, si rare et si joli...

L'Académie française! l'habit brodé de palmes vertes, l'épée, lou capèu d'amiraou comme il disait dans le sonnet à Balaguer... C'était impossible, il ne pouvait pas accepter...

..... *Amo de moun païs,
Tu que dardaies, manifesto,
E dins sa lengo e dins sa gésto;
Quand li baroun picard, alemand, bourguiguoun,
Saravon, Toulouso e Bèu, Caire,
Tu qu'empurères de tout caire
Contre li négri cavancaire
Lis ome de Marsiho et li fiéu d'Avignoun...*

*Amo de-longo renadivo,
Amo jousouso e fièro e vivo,
Qu'endihs dins lou brut dóu Rose e dóu Rousau!
Amo di séuro armouniouso, di calanco soutadouso,
De la patrio amo piouso,
T'appelle, encarno-te dins mi vers prouvençau!*

Ame de mon pays, — Toi qui éclates, manifestes, — Dans son histoire et dans sa langue; — quand les barons picards, allemands, bourguignons, — Encerdaient Toulouse et Beaucaire, — Toi qui poussas de tout côté, — Contre les noirs chevaucheurs, — Les hommes de Marseille et les fils d'Avignon...

Ame éternellement renaissante, — Ame joyeuse et fière et vive — Qui hennis dans le bruit du Rhône et de son vent! — Ame ses sylves harmonieuses - Et des calanques soleilleuses, — De la patrie, âme pieuse, — Je t'appelle! Incarne-toi dans mes vers provençaux!.....

VII

LA FÉLIBRÉE A AVIGNON

Mistral fait sauter, d'un doigt, la bande qui entourait Le Temps. Il déploie la feuille, et le facteur qui vient de lui remettre son courrier n'a jamais vu gazette de cette taille.

Le poète lui dit quelques-uns de ces mots pleins de bonhomie et de malice dont il a le secret, et il comprend tout de suite pourquoi on lui adresse le journal.

La Sainte-Estelle a eu lieu, il y a quelques jours en Avignon. Ce fut une belle fête et Francisque Sarcey qui y assistait en donne ses impressions dans Le Temps.

« Ah! mes amis, la belle, la charmante soirée que nous avons passée hier! C'est une merveille que ce pays d'Avignon,

Et je marche vivant dans un rêve étoilé...

On nous avait donc invités à une pégoulade. Vous ne savez pas, vous autres, Parisiens, ce que c'est qu'une pégoulade. Vous ne savez rien! Une pégoulade, c'est une retraite aux flambeaux. Mais vous sentez ce que ce mot de pégoulade ajoute à la chose. C'est l'accent du terroir...

Mistral hausse les épaules. Va-t-il froisser ce papier et le jeter?... Il continue tout de même à lire:

« Pégoulade vient du mot pix, qui veut dire poix, parce qu'en effet la promenade se faisait autrefois avec des torches de résine allumée.

Aux torches qui répandaient plus de fumée que de lumière, on a substitué des lanternes vénitiennes au bout de longs bâtons. Hélas! le Midi s'en va! M. Maurice Faure, le grand organisateur de cette fête, avait commandé un demi-cent de torches, et il s'écriait avec désespoir: Une pégoulade sans torches, ca ne s'est jamais vu! Il a bien fallu en prendre son parti.

«Le cortège s'est ébranlé. Mistral et Fouquier en tête; nous tous suivant pêle-mêle, encadrés par une double file de porteurs de lanternes. Le rendez-vous avait été donné à la gare du chemin de fer, et l'on devait de là se diriger vers l'Hôtel de Ville, en suivant la rue de la République, qui est longue d'un kilomètre et demi.

Lorsque, au détour d'une rue, nous nous sommes trouvés brusquement en face de cette large trouée, un cri d'admiration nous a échappé. C'était une enfilade prodigieuse, à perte de vue, d'arcs de triomphe formés de verres lumineux de toutes les couleurs; toutes les maisons étaient illuminées. Une foule énorme s'était massée des deux côtés de la rue, poussant des acclamations d'où s'échappaient des fusées de rire. Pas un agent de police pour maintenir cette multitude qui battait des mains sur notre passage, qui acclamait tour à tour Mistral et Fouquier.

Et ce qu'il y a de surprenant, d'incompréhensible, c'est que ce long cortège, composé un peu au hasard, n'a pas été coupé une seule fois. Tout ce peuple si animé, si turbulent, si gai, sentait l'instinct qu'il n'y a pas de bonne fête sans ordre. Tous regardaient passer et ne s'ébranlaient que pour se mettre à la suite.

« Quand nous sommes arrivés au palais des Papes, l'ancienne construction s'est embrasée de feux du Bengale; quelques parties restaient dans l'ombre, d'autres se détachaient superbes dans une lueur d'un rouge intense. C'était un spectacle splendide. Les cloches sonnaient à toute volée comme pour l'entrée d'un roi.

«C'est que Mistral semble être le roi de ce pays. Peut-être notre goût de Parisien s'accommoderait-il mieux d'une allure moins triomphante et moins solennelle; mais il faut prendre le pays comme il est. Mistral marchait, tranquille et souriant comme un dieu, soulevant de temps en temps son chapeau de feutre...

Tous ces gens-là sont bons, exubérants et joyeux. De toute cette foule accumulée et pressée sur son passage, il se dégageait comme un bouillonnement de cordialité. On sentait qu'ils y allaient de tout leur cœur, qu'ils étaient ravis du spectacle amusant, qu'ils se donnaient à eux-mêmes, qu'ils criaient pour crier, parce que dans le cri s'exhale le trop-plein d'une Ame débordante.

Et ce qui achève la physionomie de cette soirée inoubliable, dont j'ai encore l'éblouissement dans les yeux, c'est que la politique était étrangère à l'évènement. Toute cette fête qui avait en quelque sorte spontanément jailli de la population avignonnaise, avait ce je ne sais quoi de fin, de léger et d'aimable que les lettres impriment à toutes les manifestations qu'elles suscitent. Il y avait de la poésie éparse dans l'air...»

Mistral pose son journal... Allons, l'oncle Sarcey a gentiment saisi la chose et ce gros homme est plus subtil qu'on ne croit.

Le poète craignait que tout l'article fût de la même farine que son début.

Sans doute il est difficile de lui demander plus de ferveur. Il n'est pas de la paroisse, mais ce qui fait bondir Mistral c'est le ton presque toujours ridicule que prennent certains journalistes dès qu'il s'agit du Midi.

On dirait qu'ils ont visité une contrée merveilleuse peuplée de grotesques. Si un de ceux-là décrit, par exemple, un cortège carnavalesque, traversant un jour de Mi-Carême les rues de Lille ou de Dunkerque, avec ses familles de géants de carton, il le fait naturellement, comme s'il décrivait le passage d'un régiment ou la procession de la fête-Dieu, et sans songer à se moquer, mais qu'il soit question d'une promenade de la Tarasque à Tarascon, d'une farandole à Arles, d'une course de taureaux à Nîmes, cela devient tout de suite burlesque, exagéré ou barbare, et on assaisonne le compte rendu de plaisanteries de commis voyageurs, de blagues pareilles à celles qui font s'esclaffer le public des alcazars et des bastringues, quand un Marseillais de café-concert qui s'appelle Olive ou Marius, imite l'assent.

Olive est pourtant un nom charmant qu'on donne souvent aux jeunes Anglaises; quant à Marius, si populaire en Provence, aucun prénom n'a plus de prestige.

C'est celui du général romain qui défit les barbares à Pourrières.

Il est sonore et aéré, âpre et aigu, il sonne le bronze et il est bruissant de lauriers.

Marius Consul!... L'image que ces deux mots évoquent brusquement ne prête pas au rire les enseignes... les licteurs trapus qui tiennent les haches... des légionnaires aux mâchoires carrées avec des bras musclés sortant des cuirasses... une odeur de bataille et de sang au soleil... des soldats qui sentent le gladiateur, la sueur et l'ours, et, seul, sur un cheval blanc, le César aux yeux durs, aux joues creuses, ombrées par une courte barbe de guerre!...

Sarcey a été gentil, il n'a parlé ni des Marins, ni de la cuisine à l'ail, mais qu'il était mal parti entre les flambeaux de la pégoulade, dans la grand rue de la belle ville papaline!...

- - -

Il est moins sûr de M. Henry Fouquier que l'on a fêté et acclamé à ses côtés. C'est une vieille histoire à laquelle il vaudrait mieux ne pas songer, car elle n'est guère jolie.

A la suite de Saint-René Taillandier et de Jules Claretie, l'un dans la *Revue des Deux-Mondes*, l'autre dans l'Événement d'octobre 1878, qui accusaient les Félibres de séparatisme, Fouquier, commentant l'article d'un journaliste viennois qui avait mal rendu une conversation qu'il avait eue à Maillane avec le poète, le fit avec la plus sournoise perfidie...

Tout cela est sans doute oublié, et dans le parc de Sceaux, où eut lieu, il y a quatre ans, la Sainte-Estelle, Mistral a répondu et s'est expliqué comme il le devait:

«... Dans cette fête fraternelle, le provençal est parlé, hardi et applaudi, devant Paris qui nous écoute: car nous ne voulons pas, nous ne voulons plus que les maîtres d'école apprennent aux enfants le mépris du langage et des choses de la maison. C'est dans la langue provençale que le conscrit des bords du Rhône, que le Tambour d'Arcole jette son dernier cri sur le champ de bataille, et si nos députés, et si nos sénateurs se taisent et l'oublient, nous autres les poètes, représentants du peuple par la grâce de Dieu, avec nos poèmes qui viendront retentir jusqu'au cœur de Paris, nous protesterons toujours...

... La France est grande. De l'Océan à la mer latine... les uns ont le soleil avec l'olive et la grenade... les autres ont la fraîcheur et les prés verts où paissent les bœufs; les uns chantent la mer, d'autres vivent sur la montagne, et la nature sainte a donné à tous les aptitudes et le langage qui leur conviennent... Dans chaque langage quand l'enfant dit: - Ma mère! la mère sourit et l'ambrasse... O France, mère France, laisse à ta Provence, à ton charmant Midi, la langue mélodieuse dans laquelle elle te dit: - Ma mère!....»

- - -

Mistral met le numéro du Temps dans sa poche et lit les lettres qu'il a reçues en marchant dans son jardin.

La vieille femme qui est chargée de porter les dépêches dans le village lui tend un télégramme et elle attend un peu, pour savoir s'il n'y a rien de mauvais, car ces papiers bleus qui marchent si vite n'annoncent le plus souvent que du malheur... Mistral sourit. C'est un salut affectueux de Paul Mariéton qui est à Nîmes. Quel grand lanceur de dépêches! Il contait au Maître, l'autre jour, qu'ils étaient ainsi, dans sa famille et qu'au débarquer d'un voyage à Lyon où il avait passé une semaine avec sa mère et son père, il trouva à Paris un télégramme de ce dernier, ainsi conçu:

« M'as encore emporté deux chemises... »

Le poète siffle son chien et gagne la route.

Il ne fait pas froid! Cette fin d'août est splendide et il y a une cigale dans chaque arbre. Le curé sort du presbytère. Mistral soulève son grand chapeau, serre la main du prêtre et tous deux font quelques pas, et parlent du beau temps sur la paroisse.....

VIII LES AMIS

Un télégramme est sur sa table... Alphonse Daudet est mort!...

Mistral ferme les yeux... N'est-ce pas hier qu'il le voyait arriver de son moulin de Fontvielle, un bâton à la main, sans cravate, ses beaux cheveux flottants, et les Essais de Michel Montaigne dans la poche de sa veste?...

Le cher compagnon!... Le bon gentilhomme!...

A cette époque, il n'était pas encore célèbre et il n'était riche que de ses songes, mais quelle fortune!

Tout ce qu'il regardait était à lui, et, par ce juste et miraculeux privilège accordé aux seuls poètes, tout ce qu'il décrivait devenait son bien.

Il possédait les grands troupeaux que personne n'avait vus avant lui et que le berger Balthazard, beau comme un roi mage, guidait aux sommets balsamiques sur une route si claire, malgré la nuit de Provence, qu'elle semblait, sur terre, un reflet de la voie lactée.

Il était propriétaire du presbytère et de l'église de Cucugnan; de la Chartreuse où le Révérend Père Gaucher fabriquait son élixir; de l'auberge achalandée pleine de chansons, de voyageurs, de jolies filles, de bouteilles de vin cuit' et de l'auberge abandonnée où se languissait une hôtesse sans clients..

Derrière le corbillard qui l'emportera demain de sa maison au cimetière, il n'y aura pas seulement ses fils en deuil, son frère, ses amis et les innombrables hommes de lettres de Paris, mais tous les personnages qu'il créa: La reine Frédérique, sous un voile de

crêpe, tenant par la main le prince Zara; le Petit Chose, le pauvre petit pion de collègue avec sa cravate de poète et le tuyau de sa pipe sortant de la poche de son veston râpé; Numa Roumestan avec sa redingote de ministre; le tambourinaire; Fanny, la belle Sapho; Fromont jeune et Risler aîné; les acteurs cocasses, les artistes sans emploi, tous les Delobelle qui portent beau malgré le guignon, l'obscurité et la misère; Jack dans son bourgeron d'ouvrier; les vieux légitimistes de l'Enclos Ray, une fleur de lys d'argent piquée à leur cravate blanche et ressemblant tous au comte ou à Monsieur Guizot, cent autres encore, sans compter Tartarin qui tiendra à la main son chapeau neuf entouré d'un crêpe....

De tous les écrivains de ce temps, son petit Daudet était celui qui avait, à ses yeux, le plus de génie et le plus de charme, et, dans son œuvre, il respire à chaque page, les parfums de son pays, une poésie ardente ainsi que ces défaillir les ermites de Provence.

Il a même ri autrefois, comme un Parisien, en lisant les aventures du héros tarasconnais et il s'est toujours demandé pourquoi on avait si mal pris la chose à la pharmacie Bézuquet et sur le Cours où discutaient le commandant Bravida et l'armurier Costecalde?

Est - ce que les gens d'Argamisilla d'Alba en ont voulu à Cervantès d'avoir fait naître don Quichotte dans leur village?...

- - -

Ce jour-là, après son souper, il ne va pas au Café de l'Union où il a coutume d'aller chaque soir faire la partie avec ses vieux compagnons d'enfance.

Il songe à tous les amis qu'il eut, à ceux qui sont partis, à ceux qui restent encore.

Voici Arnavieille, l'arabi de Montpellier, son ardent visage basané et sa maigre silhouette. On l'appelle l'Arabe et il dit lui-même que le sang de l'ancêtre bronzé éclate en lui et qu'il lui reste à la gorge, comme un remords musulman. Crousillat, le vieux félibre de Salon, soupe à cette heure d'un peu de pain, de miel et d'eau pure. Félix Gras, qui ressemble à un roi maure et qui est juge de paix à Avignon, habite, rue Dorée, à côté de l'admirable hôtel de Sade. Charles Rieu, Charloun, comme disent les gens du Paradou quand ils saluent le poète rustique sur les routes, compose ses vers aérés au bruit des clochettes tintant aux collines de ses mules, car il est paysan et charretier.

Alphonse Tavan qui est, avec Mistral, le dernier des sept félibres de Font-Ségugne est venu vivre petitement d'une retraite gagnée dans les chemins de fer, à Château-Neuf-de-Gadagne où il naquit et où il veut passer les jours qui lui restent, songeant, chaque fois qu'il aperçoit le belvédère de la maison où Paul Giéra recevait les poètes, à la terrasse fleurie des anciens jours, toute claire de robes blanches dans le soleil d'un bleu dimanche du Comtat...

A Sérignan, son ami Fabre néglige sans doute un peu la muse provençale pour surveiller ses bocaux d'entomologiste, et il étudie à en perdre les yeux, penché pendant des heures, sur une bouse d'âne, l'escarbot qui confectionne ses pilules, ou, sous quelques brins d'herbes, les amours atroces du prego-Dieu...

Maurice Faure a une barbe et une voix d'or. Tribun et félibre, il représente au Parlement les Alpes Dauphinoises, la jolie ville où vivait la belle comtesse de Die qui aima le troubadour Raimbaud d'Orange, pendant que son époux à la Croisade guerroyait contre l'Infidèle...

Paul Mariéton est le plus charmant et le plus cher de ses dévots. Il lui est venu de Lyon, la porte d'or et de soie du Midi, blond et beau comme un dieu grec. Il est Chancelier du Félibrige comme il serait gonfalonier de la Seigneurie de Venise ou du Saint-Siège.

C'est à la fois un seigneur de la Renaissance et un humaniste élégant qui ne redouterait aucun savantasse à lunettes pour l'érudition. Riche, il vit à sa guise, à deux pas de la Madeleine où il irait peut-être le dimanche si l'on y célébrait pour les demoiselles de comédie et d'opéra, les belles paresseuses qui se lèvent tard, cette messe qu'on appelait au XVIII^e siècle: la messe musquée...

Clovis Hugues est un bon garçon, turbulent et généreux, et Mistral tutoie Jean Aicard.

Ils sont aussi laids l'un que l'autre, peuchère!

Clovis est un lion grêlé et crépu, le visage d'Aicard est travaillé comme ces vieilles pierres ponceuses qu'on trouve au fond du Rhône.

Ils chantent à Paris, comme ils le peuvent, et, dans son cœur, il leur préfère le petit François Fabié qui compose lui aussi des vers

français, mais seulement à la gloire de son Rouergue.

Quel gentil félibre il eût fait!

Sans doute ne dirige-t-il pas le grand orchestre et les titres de ses livres le situent exactement: La Bonne Terre, Le Clocher, Vers la Maison...

Mistral aime les petits poètes locaux qui sont semblables à l'instituteur ou au receveur de l'enregistrement. Ils ont le culte de leur pays et sont fidèles à leur village, même dans les capitales. Honneurs, gloire, fortune, ces mots n'ont guère de sens pour eux. Leurs seuls trésors sont une provinciale nuit d'étoiles, un rossignol, un murmure d'abeilles, l'ombre d'un vieil arbre, un joli vers sensible trouvé au détour d'un chemin creux et ils vieillissent sans laurier.

- - -

— Voici à présent les plus jeunes de ses amis: Xavier de Magallon, poète et orateur; Charles Maurras; Folco de Baroncelli, un page qui se serait fait gardian en Camargue au départ d'un pape d'Avignon; Joachim Gasquet qui vient d'épouser la fille de son ami Girard, de Saint-Rémy; Pierre Devoluy, Valère Bernard, d'autres, d'autres encore, et si quelqu'un d'entre eux avait besoin d'être béni, voici le Père dom Xavier de Fourvières, l'aumônier du Félibrige, avec son noble visage de révérend et sa robe blanche de prémontré...

Il songe encore à ses amies, aux poétesses: Philadelphie de Gerde porte le capulet des Albigeoises et vit près de Montségur où les hommes de Simon de Montfort, le carnassier, brûlèrent Mme Esclarmonde... Mme Gautier-Brémond, Bremoundo de Tarascoun est l'auteur de Velo Blanco; Mme Roumanille, la veuve du poète, tient toujours la librairie provençale de la rue Saint-Agricol, et sa fille, dono Tereso, une beauté avignonnaise, a pu mettre dans ses cheveux crespelés le rameau d'argent, la couronne d'olivier des reines du Félibrige...

De nombreuses et gracieuses têtes brunes se pressent, pareilles à celles qu'on voyait autour de Clémence Isaure sur l'estrade fleurie des cours d'amour, et dans les rues d'Avignon et de Toulouse, par ces matins de cloches où Laure de Noves et la Belle Paule sortaient de la grand messe...

C'est égal, ce pauvre Daudet!...

Mme Mistral entre dans son bureau. Elle regarde le papier bleu de la poste qu'elle connaît, elle regarde son mari dont les yeux perdus sont pleins de larmes et, sans rien dire, avant de sortir avec l'ouvrage qu'elle est venue chercher, elle lui prend affectueusement la main...

IX

LA STATUE

Dans un autre endroit, à Paris, à Lille, à Versailles ou à Lyon, on peut dire, dès qu'il y a foule, que les rues ou les boulevards sont noirs de monde.

Cette expression ne saurait avoir cours à Arles, cet éclatant jour de mai où l'on inaugure la statue de Mistral et où l'on fête le cinquantenaire de Mireille.

La place du Forum n'est pas noire malgré l'affluence. Les hommes ont des chapeaux de paille blonde, les femmes de belles robes aux couleurs gaies, des souliers et des bas blancs, et beaucoup portent à l'occasion de la fête le ruban d'Arles au chignon, et sur un corsage de soie, cette dentelle, cette adorable guipure qui entoure la gorge, dont elle laisse entrevoir la naissance et qu'on appelle ici: la chapelle.

Il y a là plus de dix mille Provençaux, des Barbetane, des Fabre, des Crouzilhat, des Roumieux, des Garcin, des Villeplane, des Reboul, des Richard, des Bourguet, des Maffre, des Ferrand, des Pascal, des Lieutard, des Goirand, des Brunel, des Gras, des Mathieu, des Michel, des Martin, des Audoyer, des Japavaire, des Marignane, des Almeyras, des Pelissanne, des Isnard, des Terras, des Barthélemy, des Loubet, des Bourelly, des Brun, des Palanque, des Lambert, des Eyssette, des Rameil, des Vernet, des Garlaban et des Cornille, tous ceux dont on trouverait les noms sur les registres de la mairie, à Avignon, à Beaucaire, à Graveson, à Barbentane, à Cassis, à Salon, à Marseille et Orange. Il n'y a d'autres spectateurs qui sont venus de Paris et parmi ceux-là, on en trouverait encore dont le nom illustre est inscrit dans les livres de quelque paroisse méridionale.

M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, représente aujourd'hui le gouvernement de la République auprès du maître de Maillane, mais il représente aussi au Parlement les vigneron de l'Aude.

On pourrait lui donner un brevet de félibre honoraire. Il doit savoir par cœur des vers de Mireille, et il chanterait sans doute l'irrévérencieuse chanson du Pape Clément V à la fin du banquet, s'il n'était un si important personnage.

Paris eût pu déléguer à ces fêtes un ancien avocat de Roubaix, un ancien professeur de Nantes, devenu ministre de l'Instruction publique, mais M. Dujardin-Beaumetz est du pays. Il a l'air d'un gros peintre de l'Institut avec sa barbe grise, ses longs cheveux floconneux, sa redingote et sa cravate qu'ont un certain laisser aller d'artiste.

Il a jadis exposé au Salon, une tartine, comme dirait un rapin dans son argot d'atelier, une scène qu'on reproduit encore sur la couverture des cahiers et les calendriers.

Ce tableau intitulé: Les voilà! représentait un épisode de la guerre de 1870, la défense d'une maison à Bazeilles, par une escouade de lignards français.

Il y en avait un qui portait un matelas sur la terrasse; les volets de la bicoque pendaient, les balles ennemies avaient brisé les carreaux, et les casques à chenilles des Bavarois pointaient au fond de la rue derrière des murs écroulés.

Le métier et l'inspiration de cette œuvre relevaient plus d'Edouard Detaille ou d'Alphonse de Neuville que de Delacroix ou de Corot. Ce n'était pas fameux. N'importe. On peut causer avec M. le sous-secrétaire d'Etat. C'est un ancien artiste, comme d'autres sont anciens notaires ou commandants retraités, et c'est un brave homme qui a chaud et qui s'éponge le cou et le front, sans se gêner, avec un mouchoir large comme un drapet d'enfant...

M. Melchior de Vogué, de l'Académie française, n'est pas lui non plus un étranger. Il naquit à Nice.

Toute sa famille est du Vivarais, et dans le discours qu'il prononça le 6 juin 1889, à l'Académie où on le recevait, il s'en est vanté:

« Enfant, j'ai dû aux tombeaux, aux aqueducs, aux amphithéâtres de notre Gaule latine, les premières secousses de l'âme, celles que donnent les visions d'un grand passé mort, dans la fête de la vie terrestre, dans l'énergie d'un ciel en feu; depuis lors, les hasards d'une existence errante ont fait relever des visions pareilles sous mes pas au Colisée, à l'Acropole, dans les ruines d'Ephèse et de Balbeck; sous les pylônes de Louqsor et sous les coupoles de Samarcande, j'ai admiré, mais je n'ai retrouvé nulle part l'ivresse toute neuve, l'éblouissement laissé dans mes yeux par les reliques de Provence, par les blocs romains tremblants à midi dans la vapeur d'or, sur le pâle horizon d'oliviers d'où monte la plainte ardente des cigales... »

Vive Dieu! Voilà un langage qui n'est pas d'un bâtard!...

La jeune comtesse Anna de Noailles est assise naturellement à la place d'honneur que méritent les poètes.

Mistral l'a vue lorsqu'elle était une toute petite princesse, chez sa mère, Mme de Brancovan dont il fut l'hôte, avec Paul Mariéton, à Amphion, une villa de Décameron bâtie au bord du lac Léman...

Il y a aussi M. Georges Lecomte qui est venu saluer la statue au nom de la Société des Gens de Lettres de France qu'il préside, mais il est Bourguignon et du pays de Lamartine.

Il contait tout à l'heure au maître qu'il avait certainement vu passer, à travers une bourrasque de neige, l'enterrement du poète des Méditations. Il n'avait pas encore deux ans à cette époque et sa mère le tenait dans ses bras derrière la croisée de la maison que ses parents habitaient à Mâcon.

Il ne saurait se souvenir d'avoir aperçu MM. Emile Augier et Jules Sandeau représentant l'Institut aux obsèques, bronchant sur les pavés glissants, avec leurs bottines trop fines, leurs fracs verts, leurs bicornes frisés de plumes noires et leurs épées d'académiciens, parmi les paysans de Montceau, de Prissé, de Saint-Point et de Milly.

Mistral lui a de nouveau touché la main; quand il a appris cela...

J. Charles Roux se lève et, après avoir passé au cou du poète la cravate de commandeur de la Légion d'honneur que M. Dujardin-Beaumetz apporta dans sa valise, il monte à la tribune et fait remise du monument au maire d'Arles, M. Granaud.

Le voile qui cachait la statue tombe lentement... Vive Mistral!... et sur la place du Forum les chapeaux se lèvent et les mains battent comme des ailes.

Les journaux de Paris que l'on trouve à la bibliothèque de la gare et chez quelques dépositaires de la ville dont les vendeurs arborent des casquettes de toile blanche, comme on en voit, l'été, aux amiraux de Toulon, mais avec le nom de la gazette, en lettres d'or, autour de la coiffe, les journaux de Paris parlent de cette épreuve difficile et redoutable: assister à l'inauguration de sa propre statue.

Li fouralas comme si Mistral pouvait être gêné un seul instant!

« Sa parfaite convenance, cet instinct de justesse dans toutes les conditions, qui donne aux bergers comme aux rois la même dignité et la même grâce d'attitude ou d'accent, gouvernait toute sa personne. Il avait la bienséance de la vérité... »

Cinquante ans, juste, que Lamartine disait cela du jeune homme qui lui apportait sa Mireille. Ils n'avaient qu'à lire l'article.

Sans doute, ce n'est pas lui qui a souhaité cette cérémonie et tout ce tralala d'apothéose, mais sa simplicité s'en accommode. Ses amis, ses admirateurs ont voulu le fêter et dresser sa statue... le monument est médiocre.. Parbleu! Il le sait bien et il sait tout ce qu'on dit: il ressemble à un Buffalo Bill qui aurait troqué son harnachement de cow-boy contre un complet acheté à la confection; il ressemble aussi à un vieux troubadour avantageux et fringant, à un tailleur qui irait livrer un paletot... Lui-même a trouvé mieux que cela. Quand le voile est tombé il a murmuré en clignant ses yeux gris pointillés d'or:

« Il ne me manque plus que la valise!... »

Tout est bien ainsi. le sculpteur aurait pu le représenter en empereur romain, comme Antonin qui est au milieu d'un square, près de la fontaine de Nîmes, avec une tunique et une couronne de lauriers. Il a au moins sa veste, sa cravate lavallière et son chapeau d'Anduze et son pardessus qu'il ne met jamais et qu'il garde sur le bras parce que, dans le Midi, il n'y a que les vieux de l'hospice qui portent la lévite. Qu'est-ce que tout cela peut faire?...

Bienveillant et naturel, il écoute les discours, et il est ému lorsqu'un passage lui va au cœur.

A droite de la statue, il y a de belles dames au balcon de l'hôtel, dont la porte est pareille à celle d'un palais médicéen. Ce sont des étrangères élégantes. Elles ont des robes claires et des gants blancs. La plaque du Touring-Club brille sur le mur... A gauche, il y a un coiffeur qu'il connaît bien. Au-dessus de l'enseigne la fenêtre d'une chambre encadre trois jeunes Arlésiennes. Elles ressemblent à Mireille, à Stéphanette des Baux, à Margai de Valmairane, trefoulido d'amour, dans le chant de la Belle d'Aout. Derrière elles, sur la muraille blanchie au lait de chaux, il y a une image pieuse, un bénitier avec un brin de buis et un chapelet à gros grains...

L'orateur qui parle vient de faire une respectueuse allusion à Mme Mistral, et le maître, avec un geste d'une délicatesse infinie, a pris la main de sa femme assise près de lui, discrète et charmante. Puis, quand tout est terminé, il sent qu'il lui faut remercier un peu et il monte à la petite tribune.

Les mots ne sont que des mots. Lesquels a-t-il choisis dans son émotion et dans son cœur? Il ne trompe jamais. Il va dire ce qu'il doit dire, et, sous les platanes de la place, dans l'immense silence qui succède à l'acclamation, puisqu'on fête sa Mireille, le grand vieillard récite, à pleine voix, les premiers vers du poème:

« Je chante une jeune fille de Provence, - Dans les amours de sa jeunesse. - A travers la Crau, vers la mer, dans les blés. - Humble écolier du grand Homère. - Je veux la suivre, comme c'était - Une simple fille de la campagne.- En dehors de la Crau, il s'en est peu parlé...»

X UN JEUDI

— Il s'est levé comme de coutume, entre six et sept heures, et il a écrit quelques lettres, car il répond toujours de sa petite écriture nette, menue et fine, après avoir pris son café au lait et allumé un cigare.

La matinée de septembre est tiède, dorée, et le ciel est comme balayé par le mistral qui a soufflé pendant la nuit:

*Le Mistral, le Parlement et la Durance
Sont les trois fléaux de la Provence...*

murmure-t-il car il connaît tous les dictons du pays.

L'azur léger est d'une seule vague bleue, et il n'y peut-être pas un nuage sur tout le département des Bouches-du-Rhône.

- - -

Il déjeune à midi et le soleil est sur la nappe; il fourbit les étains et le vieux chêne du pétrin, il pâlit les barreaux fuselés de la panetière, dore la paille blonde des cadrières et la fiole de vin blanc de Cassis.

Après des olives de la picholine et une omelette, Marie apporte un perdreau qu'un chasseur sans permis et qui court plus vite que les gendarmes a tiré hier. Il a voulu en faire présent au poète, car c'est le premier de la saison.

La bonne servante l'a accommodé à la casserole, bardé de lard et, dans sa sauce courte faite avec un peu de Tavel bien évaporé, il y a quelques brins de thym, un rameau de basilic, une feuille de laurier, une douzaine d'olives noires et des gousses d'ail, cuites

avec leur peau.

Le dessert est de poires fondantes et de croquants.

Mistral trempe ces biscuits dans un doigt de vin pur.

Ce sont des merveilles uniques. On ne les trouve qu'à Nîmes selon une recette connue seulement de M. Villaret.

Quel joli conte, le cher Alphonse Daudet eût pu écrire!

Un cercle de province au premier étage d'un café, près des Arènes ou de la Maison Carrée, le drapeau et l'écusson au balcon de fer forgé; les branches des vieux platanes dans les vitres; la tiède nuit brune de Nîmes; un songe romain sur la Tour Magne, le Temple de Diane et la fontaine pleine d'étoiles; un rêve galiléen sur les oliviers, les figuiers et les cyprès de la garrigue, au bord des terrasses en pierres sèches.

Il est onze heures et quelques membres du Cercle font une partie de darbes ou de billard; d'autres lisent les journaux illustrés de Paris; un conseiller à *la Cour numismate*, gastronome et qui a la tête classique d'un magistrat du Second Empire, devise en tournant sa cuillère dans un verre d'orgeat, avec un notaire qui excelle à arranger en pur nîmois, et à la façon de Bigot et de Louis Roumieux, les fables de La Fontaine et de Florian. Il rime aussi des petits contes libertins qu'il récite à ses amis...

A la table des joueurs de cartes, un monsieur se lève. C'est M. Villaret et tout le monde sait qu'il est onze heures.

On l'attend à sa fabrique, car c'est lui qui doit donner le dernier coup d'œil à la pâte des croquants qui portent son nom, et il s'en va avec son aimable secret...

On a conté cela à Mistral... Ce n'est peut-être pas vrai... On dit tant de choses, mais celle-là est jolie.

Ces biscuits sont délicieux, parfumés, pétris d'amandes et d'aromates, et durs comme les pierres des Arènes, et ils s'abandonnent d'un coup et fondent dans la bouche.

Le poète, qui est pressé aujourd'hui, les enivre de vin de Cassis, pour les attendrir....

- - -

Habituellement, après son déjeuner, il reçoit des visiteurs. On pourrait dire des touristes, et lui-même se plaint sans amertume d'être classé comme ces curiosités et ces monuments que les guides recommandent aux voyageurs.

On voit, l'après-midi, dans la maison de Maillane, des dames comme on en rencontre dans les musées de Florence et les églises de Rome. Elles se sont munies de photographies et, toujours bienveillant, le poète les signe.

Les Allemands sont dévots et précis. Ils prennent des notes sur leurs carnets quand ils interrogent le maître. Les journalistes américains sont surtout intéressés par le décor. Les idées les passionnent moins.

On dirait des commissaires priseurs en train de dresser un inventaire... Ils recopient la dédicace que le Saint-Père mit au bas de son portrait:

A notre cher et très illustre fils Frédéric Mistral, le félicitant de tout cœur de ses admirables œuvres poétiques et demandant pour lui au Seigneur toutes sortes de prospérités et de bonheurs en témoignage de notre haute estime, nous accordons avec une particulière affection la Bénédiction apostolique.

Du Vatican, le 24 mai 1910

Pie X, Pape

Le curé de Maillane, le bon abbé Celsi ayant été reçu par le Souverain Pontife, lui avait offert de la part de Mistral un exemplaire de Nerte, relié en blanc, aux armes papales et c'est pour remercier le poète que Pie X lui a envoyé son portrait et sa bénédiction.

Le maître accueille tous ces visiteurs avec bonne grâce, mais le jeudi, ils ne viennent pas. Il est vrai qu'ils l'attendent au Museon Arlaten avec leurs photographies et les volumes pour lesquels ils demandent des dédicaces...

- - -

C'est le jour où il a coutume d'aller à Arles, après son repas, et il va à pied, prendre le train à Graveson, en fumant son cigare, le patelot sur le bras.

Malgré cela, il ne ressemble pas à sa statue, ni à Buffalo-Bill, ni à un vieux mousquetaire fringant, comme l'ont prétendu des gens qui n'y entendaient rien. Goethe devait avoir ce calme olympien; Léonard de Vinci cette élégance souveraine.

Il est beau comme un roi David, disait Alphonse Daudet.

- - -

Quand le train passe entre les cyprès qui bordent par endroits la voie ferrée, même si c'est l'hiver, l'intérieur des wagons est dans une pénombre criblée d'or, à cause du soleil à travers les noirs feuillages qui ne connaissent ni déclin, ni chutes.

Dans chaque compartiment, sur le chemin d'Arles et d'Avignon, il y a cette atmosphère d'un salon estival dont on a fermé les persiennes, à l'heure de la canicule et qu'éclairent des lumières tamisées et des rayons filtrés...

- - -

Arles! Le plus noble village de la terre avec ses fontaines sous les platanes, ses hôtels et ses maisons dont les murailles semblent avoir été cuites par des potiers gallo-romains.

Toujours la même émotion, la même profonde joie, lorsqu'il y débarque.

Des souvenirs se lèvent à chaque pas qu'il fait sur les cailloux de la Crau qui pavent les rues.

Là, c'est Saint-Trophime qu'il a chanté, à l'heure où l'on éteint les cierges des vêpres; les saints du portail, l'incomparable mélancolie des Aliscamps, la chapelle des Porcelets... voici encore les ruines du théâtre grec sous lesquelles on trouva la Vénus provençale. Il sait par cœur depuis trente ans, les vers uniques de son ami Aubanel à la déesse:

*Siés bello, o Venus d'Arle, à faire veni fòu!
Ta tèsto éi fièro e douço, e tendramen toun còu
Se clino. Respirant li poutoun e lou rire
Ta fresco bouco en fleur de-qu'ei que vai nous dire?
Lis Amour, d'uno veto, emé gràci an nousa
Ti long péu sus toun front pèr oundalo frisa.
O blanco Venus d'Arle, O rèino prouvençalo,
Ges de mantèu n'escound ti supèrbis es palo
Se vèi que siés divesso e fiho dôu cèu blu;
Toun bèu pitre nous bado, e l'iue plen de belu
S'espanto de plesi davans la jouino auturo
Di poumo de tous sen, tant redouno e tant puro.
Que siés bello!... Venès, pople, venès teta
A si bèu sen bessoun l'amour e la bèuta.
Oh! Sènso la bèuta de-que sarie lou mounde?
Luse tout ço qu'es bèu, tout ço qu'es laid s'escounde!...*

Harmonies éternelles! A ces vers provençaux, si on veut les traduire, s'imposent naturellement les cadences des alexandrins français:

O Vénus d'Arles, tu es belle à rendre fou! — Ta tête est fière et douce et tendrement ton cou, — S'incline, respirant les baisers et le rire.—Ta fraîche bouche en fleur que va-t-elle nous dire? — Les Amours, d'un ruban, avec grâce ont noué—Tes cheveux sur ton front frisés en courtes ondes. —O blanche Vénus d'Arles! ô reine provençale! — Nul manteau ne défend tes superbes épaules, — Tu apparais déesse et fille du ciel bleu; — Ta poitrine éblouit et l'œil plein de rayons — S'épanouit de joie au jeune gonflement — Des pommes de ton sein si rondes et si pures.—Tu es belle! Venez, peuples, venez téter, — A ses deux seins jumeaux l'amour et la beauté. — Oh! sans la beauté que deviendrait le monde? — Brille ce qui est beau, et que ce qui est laid se cache!

Il va tout droit au Museon Arlaten. C'est la vraie maison commune de la cité, le véritable Hôtel de Ville, le cher asile où il a patiemment recueilli tout le passé: les pots et les assiettes, les chaises et les tables, les pétrins, les horloges, les instruments de musique, les étoffes, les livres, les armoires, les berceaux, les parures des mariées, les santons des crèches, les bijoux des aïeules, les tournebroches et les boîtes à sel, les chandeliers et les calens rustiques, la marmite et la sartan, toutes les choses de la vie provençale. Lui-même a étiqueté, cloué, mis en place, tout cela qu'il a sauvé.

Il a payé de ses deniers et consacré au Museon Arlaten l'argent du prix Nobel qu'on lui donna en 1905 Comment eût-il pu mieux employer cette fortune qui lui arrivait de ce pays où les fenêtres sont toujours fermées sur des paysages polaires, de la part de ce vieillard du Nord qu'il imaginait dans une confortable salle bien chauffée pleine de fourrures, de divans, de dictionnaires, de revues, de bibles et de cigarettes? L'or qui vient des rêves que l'on fit ne peut payer que des rêves. Il a tout mis là...

Tout va bien. Avant de sortir, quand sa visite est finie et qu'il a fait son tour, il s'arrête devant le coffret de cristal où il a enfermé la cabeladuro d'or. C'est une grande chevelure blonde découverte dans un caveau seigneurial de l'antique chapelle des Baux, et nulle chevelure vivante n'aurait sans doute, à ses yeux, tant de prestige que cette ardente toison, ces boucles mortes, ces fils crépelés d'or sec.

Luisante, tout là-bas, — dans la ville des Baux, (écoutez, ô Félibres!) — comme un poème d'or dans un pauvre livre,—comme un divin élixir dans un flacon ébréché Bouffe en secret, une étrange Natte — une précieuse relique dorée, — une joie sempiternelle, la plus belle des choses!

Oh! quelle chevelure! Ondoyante, resplendissante, ruisseau limpide, flamme rousse, — Sa beauté de jadis, comme une lame nue, — fait bondir le cœur et tressaillir l'âme. — Doux, soyeux à la main comme une rose, — C'est un flot de plaisir; — c'est de rayons solaires une précieuse gerbe.

Allons, allons, mes beaux rêves! — Au temps des troubadours, quand ces Tresses — tombaient, abondantes en boucles luisantes, — autour d'un cou de neige, d'une gorge de miel; — ondoyant en cascades sur de nobles hanches, — les fiers lions des Baux se changeaient en agneaux au gré d'une main blanche.

Car tu étais, certes, — ô Toison qu'on arracha à la tombe noire, la chevelure d'une grande reine ou d'une très belle princesse qui enchantait son pays... qui sait? tu avais l'honneur — peut-être d'auréoler le visage resplendissant — (rayonnant dans l'ombre) de Die la passionnée ou de Douce la gente...

Ces strophes sont de William Bonaparte-Wyse, un noble Irlandais qui, passant par Avignon, l'année où Mireille paraissait chez Roumanille, entra dans la petite librairie de la rue Saint-Agricol, acheta le livre et, soudain envoûté, ressortit de la boutique en jurant d'apprendre la belle langue provençale et de devenir lui aussi un Félibre.

Quelques années après, le jeune mylord spleenétique, était capable d'écrire cet ardent poème à la cabaladuro d'or qu'il avait vue quand on venait de la découvrir dans une tombe, en 1874, chez l'aubergiste des Baux où elle était exposée avant de devenir la propriété du Museon Arlaten. Mistral pourrait demeurer là, pendant des heures, rêver sans fin.

La jeune femme à qui elle appartient n'était sans doute pas la comtesse de Die, elle devait s'appeler Bertrande, Stéphanette ou Bérangère, et le vent de la Provence mêlait sur son beau front ces mèches parfumées, alors qu'elle goûtait, à son balcon, un immense soir aromatique et féodal...

Avec quel respect, quelle émotion, il enferma lui-même dans ce coffret de cristal, la tenant pieusement à deux mains, la chevelure de la jeune morte, la Toison Miraculeuse, dont la tombe n'avait pu ternir l'or vivant!..

- - -

Il se dirige doucement vers la gare.

Splendid' Bar Tastevin!... Ah!... par exemple...! C'est l'enseigne flambant neuf d'un cafeton qui devrait s'appeler Bar du Planet ou du Jeu de Boules.

L'œil du poète a plongé dans l'ombre de la salle. Il n'y a là ni comptoir étincelant de nickels, ni ces hauts tabourets sur lesquels de grands garçons musclés, rasés par des barbiers anglais ou américains s'installent pour boire avec une paille des alcools mêlés de glace pilée, de jaunes d'œuf et de noix muscade.

Sur la foi de l'enseigne, on pourrait imaginer un bar de Manchester ou de Chicago, au cœur d'une immense ville de ciment armé et de fer.

Sacré Tastevin!

Des mouches, qui sont bien des Bouches-du-Rhône, se prennent à ces banderoles de papier poisseux qu'on suspend sous le quinquet du plafond, dans le Midi.

Un maquignon casse la croûte avec bonhomie, tout en arbitrant la partie de manille que font deux employés de chemin de fer, et la momette Tastevin qui a gardé cette coiffe que les femmes d'âge ne songent pas à quitter parce que cela n'en vaut plus la peine, pèle des pommes d'amour, de ses doigts agiles et secs de vieille Sarrasine.

Splendid' Bar! Il est vrai que la vengeance est près du crime,
l'antidote à côté du poison et après ces mots ridicules il y a: Tastevin...

C'est égal, le parrain du cafeton eût pu trouver un autre nom.

Mistral sourit, mais il est indigné et il songe à cet admirable poème, à son Espouscado qu'il écrivit le 2 novembre 1888, en belles strophes de dix vers emportées par un rythme furieux et comme bercés par un balancement marin:

En vesènt crèisse li boufigo

E s'aflaqui li bon mamèu

E se nebla li bèlli figo

E s'espoumpi li gargamèu,

*En vesènt, lengo prouvençalo,
Que sèmpre mai rougnon tis alo
En vesènt, vuei lou sèn tant rar
E la resoun bèn tant calugo,
Avés de jour que la belugo
Gisclo souleto dóu peirard...*

*Ah! li foutrau de tentalòri
Que n'en desmamans sis enfant,
Per li clafi de vano-glòri,
D'arreugantige emé de fam!
Dins lou bourboui, zóu! que s'ennegon!
Mai tu, di fiéu que te renègon
E qu'estratisson toun parla,
Vai, noun t'inquietes, ma Prouvènço!
Es de mourtoun en survivènço
Qu'auran nourri de marrit la....*

En voyant croître les vessies, — Se tarir les bonnes mamelles, — Et se brouir les belles figures, — Et s'épanouir les crétins, — En voyant, langue provençale, — De plus en plus rogner tes ailes, — En voyant le bon sens si rare, — Et la raison si aveuglée, — Il est des jours où l'étincelle — Sort toute seule du silex...

Oh! les nigauds de gobe mouches — Qui en ont sevré leurs enfants, — Pour les gorger de vanité, — D'arrogance et aussi de faim! — Qu'ils se noient donc dans la cohue! — Mais toi, des fils qui te renient — Et qui répudient ton parler, — Ne te soucie point, ma Provence! — Ce sont des mort-nés qui survivent, — Jadis nourris un mauvais lait...

S'il lui prenait envie, en disant quelques gentilleses à cette marchande de fruits, d'éplucher une orange, de manger une grappe de muscats ou une poignée de jujubes et de dattes, elle n'accepterait jamais ses sous. L'honneur serait pour elle.

Tout le monde le salue.

Il sourit et fait un signe amical de la main, mais il ne se découvre jamais. Les rois n'ôtent pas leur chapeau...

Sur le quai de la gare, un vieux gardian venu à la ville en a profité pour faire réparer son trident.

Mistral lui a touché la main.

L'homme de la Camargue, qui est fier et beau comme Artaban, avec son teint cuit, son profil aquilin, et sa barbe fourchue de prophète guerrier et d'émir arabe, accompagne le poète jusqu'à son wagon.

Il doit recommander son garçon qui souhaiterait faire le soldat à Avignon ou à Tarascon, dans les hussards, et qu'on veut peut-être envoyer dans le Nord, car le chirurgien l'a déclaré bon pour le service.

Mistral écrit quelques mots sur son calepin, et le gardian, une botte sur le marchepied, le poing à la hampe de son trident, a l'air d'un factionnaire, d'un vieux partisan chargé d'escorter jusqu'au départ du train, le grand poète et le grand patriote qui a chanté ces solitudes de la Crau où il galope, lui, comme un centaure gardien des monstres, derrière les taureaux de sa manade.

- - -

Le petit train qui doit ramener Mistral attend patiemment sur une voie sans importance.

Il attend pour partir le passage en trombe du rapide qui ne daigne guère s'arrêter et brûle les stations.

Court, luxueux et brusque, on l'entrevoit dans un fracas impressionnant, avec ses couchettes, ses salons, son restaurant et ses wagons longs et vernis.

Aux barres nickelées de ses couloirs, s'appuyent les mains gantées d'un ministre anglais, d'un banquier américain, d'un virtuose et d'une cantatrice célèbres, d'un prince héritier, d'un rat d'hôtel qui a travaillé à Nice ou à Monaco, à Antibes ou à Cannes et qu'on arrêtera à l'arrivée. On y voit de riches étrangères qui laissent pour un instant, sur le capitonnage des banquettes, un volume de Ruskin ou de Shelley. Elles connaissent Gabriele d'Annunzio et vont, selon la saison, à Trouville, aux Procuraties, à Biarritz ou aux jardins Boboli.

Ce ne sont point là des voyageurs pour Graveson.

Le contrôleur qui circule sur le quai salue le poète, mais il ne se permettrait jamais de lui demander son billet.

L'humble convoi s'ébranle dans un bruit de chaînes et de ferrailles; Mistral regarde le paysage qu'il admirera, sans se lasser, jusqu'à la fin de sa vie.

Le crépuscule qui vient plus vite à présent, touche la campagne qu'il fait plus grave.

Si la journée de septembre, toute bleue et dorée, gardait encore le faste de l'été, le soir plus sensible est déjà traversé d'un frisson d'automne, et les arbres ont une mélancolie qu'on ne leur voyait pas l'autre semaine. On en coupe malheureusement beaucoup. Pareil à l'antique Hésiode, au doux Virgile qui savaient parler aux paysans, aux pâtres et aux bûcherons, des champs et des jardins, des moissons, des abeilles, des vendanges, des brebis, des boucs, des génisses et des bois, Mistral s'est toujours intéressé aux arbres de son pays, et il a bourré de conseils, l'Almanach Provençal:

«... Avez-vous jamais vu, disait-il, il y a bientôt cinquante ans, le bel arbre allongé, haut à n'en plus finir, qui lance vers le ciel, dans l'air bleu, sa rame fougueuse, noire et pointue?...

C'est le cyprès. Eh bien! Provençaux, cet arbre, Dieu l'a créé pour nous. Aucun pays ne lui convient mieux que le nôtre, aucune contrée où il soit plus utile.

Vous avez une pièce de terre où l'eau et le soleil coulent par la grâce de Dieu, légumes et fruits y pousseraient en abondance s'ils pouvaient s'y mettre à l'abri. Achetez des plans de cyprès de trois ans environ; plantez-les avec leur motte, en droite ligne, de deux en deux pas, sur le côté nord et le long de vos terres. Placez derrière eux une haie de branchages morts afin que le bétail ne les mange point tant qu'ils sont jeunes. Dans dix ans, mes amis, vous aurez un rempart de verdure que ni le vent, ni la foudre, ni la grêle ne pourront percer: les chardonnerets y viendront nicher; tout ce que vous sèmerez, tout ce que vous planterez sera deux fois plus beau qu'auparavant: des cerises, des pommes, des blés, des melons, des poires beurrées, des trompo-cassaie, vous en aurez à en veux-tu? en voilà... »

Les arbres! Comment peut-on vivre sans eux?

Les plus beaux, pour lui, et les plus chers, sont le cyprès, l'olivier, le platane et le pin, mais il les aime tous, du léger et sensible peuplier qui ne permet qu'à un svelte chevrier de se tenir contre son tronc, une flûte à la bouche, jusqu'au large chêne sous lequel on semble attendre la druidesse et dont l'ombre, à midi, est pareille à l'amitié forte et tranquille d'un sage...

- - -

Graveson... un peu de jour encore... Des hirondelles qui vont bientôt s'appeler et s'assembler pour partir, tissent, dirait-on, dans l'azur, ainsi que des navettes envolées, la trame du crépuscule, et, au ciel violet, vient de naître, seule et pure, l'Etoile du Berger!...

XII

LA VISITE DU PRESIDENT

14 octobre 1913.— La servante au grand cœur, Marie-du-Poète, frotte et nettoie depuis la veille.

Les vieux meubles de la salle à manger et du salon, du plus pur style Louis XVI, le buffet et le pétrin, la panetière et les chaises sont d'un bois si doux à l'œil et à la main, si polis par les années, si luisants, si bien cirés et entretenus qu'on dirait de l'écaille blonde ou sanguine, tant ils sont devenus précieux.

Elle a essuyé avec un linge fin le visage de Lamartine, le buste qui est à la place d'honneur, au bas de l'escalier, depuis plus de cinquante ans.

Le visage du grand poète est toujours net et lisse; celui de Gounod, qui est un peu plus loin, retient beaucoup de poussière dans sa barbe.

Elle a lavé les verres des cadres qui montrent les portraits des vieux amis: Alphonse Daudet, Aubanel, Roumanille, Paul Giéra, Anselme Mathieu, Jean Brunet, Félix Gras, Arnavielle, Mariéton, d'autres personnages qu'elle n'a jamais vus et dont elle ignore les noms mais qui sont certainement des poètes et de grands cœurs puisqu'ils sont là, en bonne place, chez le maître.

Marie n'est pas seule à faire des préparatifs ce matin de la mi-octobre doré comme un muscat d'Espagne, bleu et doux comme un jour de fête.

Le chef de gare de Graveson est lui aussi sur les dents. La petite station, pareille à une maison de garde-barrière, entre le village et la montagnette de Frigolet est nette et blanche comme un moulin et les express ne daignent pas s'y arrêter, et les autres trains n'y laissent jamais grand monde. L'homme d'équipe a arrosé et balayé la salle d'attente et caché dans la lampisterie quatre banastes qui encombraient le quai depuis huit jours. On a mis des drapeaux aux fenêtres et l'on se croirait au 14 juillet.

A Maillane, le maire n'a pas fait tirer de l'armoire où elle était pliée, avec dans sa doublure de soie, des épis de cette lavande qui embaume les Alpilles, la redingote qu'il n'endosse qu'aux grandes occasions. Les conseillers sont allés aux champs, ce sont des blancs; ils ne veulent pas voir le Président de la République.

C'est un dimanche sans messe, ni jeux de boules, mais les cafés qui gardent en semaine leurs volets clos, à cause des mouches, ne manquent pas de clients. Dans celui qui est près de la mairie, on a mis deux petits drapeaux au-dessous de la Loi sur l'Ivresse signée par M. Jules Grévy.

Les dames de la gendarmerie de Graveson ont aidé leurs maris à astiquer les boutons de cuivre de l'uniforme qui n'est pas celui de tous les jours, car, revenant de visiter le roi d'Espagne, M. Raymond Poincaré, Président de la République Française doit pousser jusque'à Maillane afin de saluer Mistral.

Tout le monde trouve cela fort naturel.

Le chef de l'Etat s'honore en faisant ce détour pour venir voir le grand homme dans son petit village.

Hier encore, il était avec le roi et la reine, les princesses, les ambassadeurs chamarrés, les amiraux et les capitaines généraux, dont les tuniques couvertes de croix ressemblent à la bannière de la musique pleine de médailles remportées aux concours de la région, mais il n'y a qu'un Mistral au monde, n'est-ce pas, et c'est à Maillane qu'il habite.

On regrette seulement que le Président n'arrive pas dans une belle calèche de l'Elysée, avec tout le tralala du protocole; et l'escorte des cuirassiers soulevant la poussière entre les oliviers et les cyprès, sur la route de Graveson.

Onze heures...

Mistral qui achève un mauvais petit cigare pareil à ceux que fumait Lamartine, le jette et fait quelques pas dans le jardin. Il n'a rien entendu, ni trompes d'automobiles, ni ronflements de mécaniques, la route étant toujours libre devant les grands personnages, mais la voiture du Président s'arrête devant la porte au moment même où le poète y arrive.

On ne voit d'abord que les uniformes d'un général et du préfet, le képi rouge et le képi noir laurés l'un d'un feuillage d'or, l'autre de feuilles d'argent, et au fond, derrière les voitures, tous les gens de Maillane qui regardent.

Les hommes sont émus, ils ont quitté le chapeau, comme à l'église, et, au premier rang, les enfants cherchent le Président de la République qui n'est assurément pas ce petit monsieur en redingote et en calitre.

Ils choisissent le plus étincelant et admirent le préfet ou le général, selon qu'ils préfèrent les broderies d'argent ou d'or.

Mistral a ouvert la grille et, tête nue, il s'avance vers M. Poincaré qui a sauté fort lestement de sa voiture et qui lui donne l'accolade. Le grand poète se penche un peu pour faciliter l'embrassade.

Ils frottent leurs joues l'une contre l'autre. Le Président remarque peut-être que Mistral sent le cigare, et Mistral trouve que M. Poincaré qui ne fume pas, n'a aucune odeur... On applaudit au loin et zóu! tout de suite les discours...

Les Maillanais se sont rapprochés. On entend la voix distincte, sèche et autoritaire du Président.

Mistral répond avec bonhomie et il est tout de même un peu ému, ce qui ne l'empêche pas de dire ce qu'il veut dire:

« En venant saluer dans son humble village, le poète provençal qui ne l'a jamais quitté, vous témoignez très haut vos sympathies pour le régionalisme dans lequel la France aura, j'en ai la foi, son rajeunissement... »

Voilà qui est parlé et voilà de la bonne politique...

Le jardin et le salon sont pleins de monde, mais ce n'est pas fini. Mistral doit aller déjeuner avec M. Poincaré, dans son wagon-salon qui est en gare de Graveson, et il part, à côté du Président, coiffé du grand feutre spécialement fabriqué pour lui par les chapeliers d'Anduze.

Ses cheveux blancs et sa cravate flottent au vent. n sourit à ses amis de Maillane et les salue de la main.

Le Président de la République lève son haut-de-forme et les gens qui vont manger la soupe de haricots, les aubergines frites et les tomates à l'huile disent, sans aucun regret, que M. Mistral dînera mieux qu'eux...

- - -

A trois heures, une voiture l'a ramené au village, et il songe, assis au soleil dans son jardin...

M. Poincaré est parti de Graveson pour Orange d'où il doit aller à Sérignan saluer aussi le vieil ermite. de l'entomologie, l'Homère des Insectes, le père Fabre, qui est à présent dans ses nonante ans.

Malade depuis quelque temps, et inquiétant ses proches, il n'ôte pas la pipette de ses lèvres minces et il n'a pas bon caractère. Il n'y voit presque plus et ne fait que de rares visites à ce laboratoire rustique plein de bocaux, de fioles et de cages où il a passé sa vie de grand savant à observer les bestioles et dont ses pieds ont usé les tomettes, les

briques rouges du pavé, autour de la longue table de cuisine où il travaillait.

Ses yeux se sont tués à examiner les araignées qui mettent au crépuscule un verrou de soie à l'ouverture de leur toile; à étudier les coccinelles, les grillons, les mantes, les bousiers et tous les insectes du pays.

Il a l'air d'un très vieux Voltaire paysan, sec et noué, d'un sorcier de campagne, guérisseur et jeteur de sorts...

En le quittant, M. Poincaré ira souper chez M. Emile Loubet, retiré, comme un sage, à Montélimar.

Le poète sourit.

Il imagine le calme décor provincial, la fin de la belle journée dans la petite ville célèbre par son nougat. L'ancien Président de la République a goûté l'après-midi encore tiède d'octobre, et fait quelque promenade en compagnie de son fils et d'un ami d'enfance, un ami que la politique n'a jamais tenté et qui n'a voulu que ce que l'on voit du seuil de la maison où l'on naquit et où l'on se préparera bientôt à mourir.

Il rentre à cette heure, avant le frais du soir et pour accueillir le Président. Il a toujours un morceau de sucre dans sa poche et il l'offre gentiment à quelque cheval attelé qui attend patiemment son maître devant la porte d'un caféton.

La fille du notaire joue à son piano une valse fracassante, une musique de Paris et cela seulement dérange un peu l'harmonie en fa majeur du soir qui descend, sous un ciel qui va tourner à l'améthyste sombre mais qui n'en est encore qu'aux scabieuses.

M. Loubet met, lui aussi, sa redingote du dimanche pour recevoir son successeur. Un sourire finaud dans sa barbe blanche, la bouffarde en écume de mer qu'il culotte avec soin, à la main, peut-être éprouve-t-il tout de même un peu de mélancolie à l'idée de voir, dans sa retraite, le Président actuel... Mélancolie des vieillards!... Ah! le temps va vite... On ne s'en aperçoit pas qu'on est rendu!... Des images, des souvenirs flottent-ils dans la fumée bleue de sa pipe? Il évoque peut-être à cette heure sa première réunion publique dans une salle d'école, avec des cartes de géographie aux murs, des modèles d'écriture et une armoire de bois blanc pleine de mesures, de poids, de choses ayant trait au système métrique... Le voici élu député et partant pour Paris avec sa jeune femme habillée à la mode de 1875... Le train sortait de la gare... l'octroi, les platanes étaient blancs de poussière... la silhouette d'un électeur influent disparaissait... Paris!... La Chambre!... Un peu de timidité bien excusable... La voix qui sonnait si fort au balcon du cercle républicain, hésitait ici devant l'assemblée tumultueuse. On lui montrait les grands ténors: Clemenceau qui avait des cheveux noirs comme dans son portrait par Rafaëlli... Camille Pelletan, barbu comme un capucin... Charles Floquet portant haut une belle tête de jurisprudent romain et qui semblait avoir hérité des redingotes de Gambetta... Puis... puis il s'était assis au banc des ministres... puis, il y avait eu la route de Versailles à Paris... l'escorte des cuirassiers... quelque tumulte, et dans toutes les mairies de France, son portrait en habit noir avec le rouge du grand cordon sur le blanc amidonné du plastron...

Sa pipe s'est éteinte et M. Poincaré va arriver... L'ancien Président ne sourit plus; il y a beaucoup de mélancolie dans les retraites les plus heureuses...

Mistral se lève. Sa haute taille paraît un peu voûtée... Octobre 1913... Il a quatre-vingt-trois ans...

Combien d'octobres encore avant d'aller au pavillon de la Reine Jeanne?
Bah! pourquoi songer à demain?... et Mistral, laissant dehors le soir qui est venu brusquement, murmure une phrase qui lui est familière:
« Demain, le bon Dieu y sera!...

XIII LES SAINTES

Derniers jours des grands poètes qui ne vont pas tarder à d'en aller!....

Alfred de Musset, quelque temps avant sa mort qu'il pressent, veut revoir les tableaux de Vinci, de Raphaël et de Giorgone qu'il a tant aimés. Seulement, il désire parcourir la nuit les salles du Louvre, avec un flambeau et sans compagnon. Désir d'enfant malade auquel accède M. de Niewerkerke, le surintendant des Beaux - Arts, et le voici, comme il l'a souhaité, faisant une silencieuse ronde à travers le palais plein de chefs-d'œuvre.

A la clarté de sa lampe, les portraits vivent sans doute, et sortent de l'ombre, ainsi que des fantômes.... Les élégants cavaliers de Vélasquez et de Van Dyck escortent la litière où l'on voit sous les rideaux de brocart à demi soulevés, l'éventail de plumes aux doigts, des perles dans les torsades de sa crinière rousse, une dogaresse peinte par quelque grand Vénitien.....

Des torses charnus jaillissent des voleurs brabançons et es robustes filles de Rubens, casquées de maïs et de roses sortent de l'ombre quand il passe....

Sans s'attarder aux kermesses, aux drôles goguenards et balourds de Téniers, aux ménétriers de village, aux commères massives, aux frairies rustiques et aux bons ivrognes d'Adrien Van Ostade et de Breughel, il va aux tableaux qu'il chérit.

Pâle et chancelant, les mèches de ses longs cheveux encore blonds contre sa maigre joue, quelles pensées a - t-il en regardant pour l'éternité ces sublimes images de la Renaissance italienne, que lui murmurent ces lèvres glacées, que dit -t- il à la Joconde et à la Fornarina?....

Puis il meurt un matin de mai, doucement, à l'heure où il avait coutume de s'endormir, au retour d'une de ces fêtes éblouies de bougies, de femmes et de vins...

- - -

Avant de fermer à jamais les yeux, dans cet humble chalet de Passy où le vieux curé de la Madeleine, l'abbé Deguerry qui assista M. de Chateaubriand à ses derniers moments, lui apporte l'extrême- onction, Lamartine traîne pendant toute une année, absent et comme perdu. De 1868 au 28 février 1869 où il rend à Dieu, sans une tache, sa grande âme généreuse, il fait le simulacre de vivre. Sa mémoire l'abandonne et

Valentine de Cessiat ayant lu devant lui un passage de Jocelyn, il demande, le visage baigné de larmes, de qui sont ces beaux vers! Un soir d'automne, à Monceau, malgré la vigilance de sa divine Antigone, il quitte le château et se perd dans le bois d'où il est difficile de l'arracher. On dit que les bêtes s'enfuient ainsi des endroits qu'elles ont le plus aimé, quand elles sentent la mort!

Au mois de décembre, enfin, Valentine veut le ramener à Paris. Pendant le trajet du château, qu'il ne doit pas revoir, à la gare, il demeure silencieux et prostré, et sa compagne peut croire qu'elle escorte un fantôme affublé du manteau à pèlerine et du haut chapeau gris de Lamartine.

*Le jour s'est écoulé, comme fond dans la bouche
Un fruit délicieux sous la dent qui le touche,
Ne laissant après lui que parfum et saveur.
O mon Dieu, que la terre est pleine de bonheur!....
.... Je vois à sa lueur, d'assises en assises,
Monter du noir Liban les cimes indécises
D'où l'étoile, émergeant des bords jusqu'au milieu
Semble un cygne baigné dans les jardins de Dieu.*

Se peut-il que ce soit lui qui ait murmuré ces vers uniques?

Au pas de vieux chevaux, la calèche passe devant le tombeau où dorment sa fille et sa femme. Il ne fait pas attention au monument, il est incapable de lire l'inscription latine: speravit anima mea, et lorsque la voiture s'arrête, sa nièce a beaucoup de peine à l'en faire descendre....

Douloureuses et tragiques images! Ne manque-t-on pas de tact et de piété en les enregistrant?....

- - -

S'il n'y avait pas cent personnes derrière les cercueils de Musset et de Lamartine, la France entière et Paris sont tenus heure par heure au courant de l'agonie de Victor Hugo qui ne lutte guère contre la mort que pendant trois jours. Des poètes passent les nuits chez les marchands de vins, aux environs de la maison où l'illustre malade que souffre d'une congestion pulmonaire depuis le soir du 18 mai, se débat et suffoque, dans ce lit théâtral qui pourrait être celui d'un cardinal-ministre ou le lit nuptial d'Hernani et de dona Sol.

Il s'y débat comme un vieux Bargrave autoritaire et sanguin, murmurant parfois dans sa fièvre, des choses sibyllines, des tronçons de vers obscurs et comme voilés de crêpes funèbres. On songe aux grands alexandrins qu'il composa pour Théophile Gautier:

*..... Je vois mon profond soir vaguement s'étoiler.
Voici l'heure où je vais aussi, moi, m'en aller.*

*Mon fils trop long frissonne et touche presque au glaive;
Le vent qui t'emporta doucement me soulève,
Leur œil fixe m'attire au fond de l'infini;
J'y cours, ne fermez pas la porte funéraire;
Tout penche et ce grand Siècle, avec tous ses rayons,
Entre en cette ombre immense où, pâles, nous fuyons.
Oh! Quel farouche bruit font dans le crépuscule,
Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule!...*

On a déjà débaptisé l'avenue d'Eylau où habite le poète et on lui a donné son nom... Les membres du gouvernement s'assemblent.... On s'arrache les bulletins que publient ses médecins.... On sait, avant qu'il rende le dernier soupir, qu'on désaffectera un temple pour l'y enterrer et que ses obsèques seront une apothéose....

- - -

La mort ne surprend point le sage...

Mistral a fait élever depuis longtemps, dans le cimetière de Maillane, un petit monument pareil à ce pavillon ruiné des Baux qu'on appelle le pavillon de la Reine Jeanne.

La clef du caveau est dans un tiroir, avec celle des vieux meubles que l'on n'ouvre presque jamais.... On la donnera au fossoyeur.

Si Lamartine a voulu être réuni aux siens dans son tombeau de famille, à Saint-Point, et si Hugo est inhumé dans les cryptes du Panthéon, comme Napoléon aux Invalides et les rois anglais dans les chapelles de Westminster, les poètes enterrés au Père Lachaise, comme sans sécurité, pressés les uns contre les autres, sous une dalle étroite.

Ils deviennent vite des morts anonymes, oubliés et perdus, dans ces immenses cités que sont les nécropoles des grandes villes, avec leurs boulevards funéraires bordés de monuments somptueux et de mauvais goût, leurs places ombragées d'arbres, leurs ruelles abandonnées où des tombes dont nul ne prend soin depuis longtemps, paraissent abriter des morts plus morts que les autres.

Alfred de Musset est au Père Lachaise, sous les retombées du saule dont le feuillage exploré couvre les tombes jumelles du poète et de sa sœur.

Charles Baudelaire repose au cimetière Montparnasse, au pied d'un mur comme il y en a en province, dans les propriétés à l'abandon. Un sculpteur l'a couché sur sa dalle où il semble s'enfoncer, dans un linceul de pierre qui le drape, avec son masque douloureux que la mort n'apaise pas, et il est pareil aux gisants du moyen âge, mais l'artiste n'a pas joint ses mains pour l'oraison et sa statue couchée dans un sac et que les vagues auraient jeté, brisé, sur une côte pluvieuse.

*.... O mort, vieux capitaine, il est temps! levons l'ancre!
Ce pays nous ennuie, ô mort! Appareillons!
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons!...*

- - -

Alfred de Vigny, lui, est inhumé, par une sorte d'ironie, dans le quartier le plus léger et le plus tumultueux de Paris, à Montmartre.

Sur le pont de la rue Caulaincourt qui enjambe le cimetière, de jeunes passantes montrent des visages et apprêtés sous des chapeaux qui sont des fleurs de velours ou de satin, et le vent emporte vers les croix et les pierres tombales des parfums qui sont assurément chimiques et que ne connut pas Stendhal qui est enterré sous le pont, lui qui attachait un tel prix aux roses de la Brenta et qui écrivit cette Chartreuse de Parme dont le titre ressemble à un gros bouquet de violettes mauves.

*A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse!...*

chantait le poète taciturne et toujours inconsolé, et l'admirateur qui viendrait à minuit fleurir sa tombe entendrait sonner tous coin de Paris où les balayeurs ramassent chaque matin sur les trottoirs des coquilles d'huîtres, des bouchons, des rubans déchirés et des roses flétries!.....

- - -

Mistral a pris soin de sa tombe comme de sa maison, et il y sera en paix avec les siens, près des braves gens de son village, des vieilles qu'il connut jeunes filles, par les beaux matins de Maillane, L'artiste qui tailla la pierre y sculpta le visage de Mireille, le masque de Pan - Perdu, son chien fidèle et l'Etoile à sept rayons. Sous ces attributs, aucun nom n'a été gravé, mais lorsque le monument fut achevé, le poète écrivit, il y a sept ans, presque jour par jour, exactement le 3 mars 1907, ce poème qui pourrait en être l'épithaphe:

MON TOMBEAU

*Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous,
mais à ton nom et à notre Provence donne gloire.*

- Devant mes yeux je vois l'enclos - Et la coupole blanche - Où comme les escargots, - Je me tapirai à l'ombrette.

Suprême effort de notre orgueil - Pour nous sauver du temps vorace, - Cela n'empêche pas qu'hier ou aujourd'hui - Se change tôt en long oubli!

- Et quand les gens demanderont - A Jean des Figues, ou à Jean des Guêtres: - Quel est ce dôme? ils répondront: - C'est la tombe du Poète,

- C'en était un qui faisait des chansons - Pour une belle Provençale - Qu'on appelait Mireille: - elles sont - Comme en Camargue, les moustiques,

- Eparpillées un peu partout.... - Mais lui demeurait dans Maillane - Et les anciens du terroir - L'ont vu fréquenter nos sentiers.

- Et puis un jour on dira: - C'était celui - Qu'on avait fait roi de Provence.... Mais de son nom les grillons bruns - Chantent tout seuls la survivance.

- Enfin, à bout d'explications, On dira: - C'est le tombeau d'un mage, - Car d'une étoile à sept rayons - Le monument porte l'image.

- - -

Le mercredi 18 mars 1914, Mistral qui avait voulu se rendre à l'église pour y voir une cloche dont il avait composé l'inscription, ôta son chapeau et prit un rhume.

Le mercredi suivant, un peu avant midi, Mme Mistral, la bonne servante Marie et l'abbé Celse, curé de Maillane, l'entendirent murmurer:

« Les saintes!.... les Saintes!.... »

puis ses yeux se voilèrent et il s'éteignit doucement, achevant ses jours humains comme il avait achevé jadis son poème, dans l'éblouissement d'une mystique vision:

*Ai des farfantello?
Qu'es? Lou paradis?
La glèiso grandis,
Un baren d'estello
Amount s'expandis!...*

*Li Santo, mon Dieu!
Dins l'èr senso nièu
Davalon, courouso
Davalon vers ièu!....*

C'est Mireille que parle ainsi:

*Ai - je des éblouissements?
Qu'est-ce? Le Paradis?
L'église grandit
Un torrent d'étoiles
Là haut se répand!....*

*Les Saintes, mon Dieu!
Dans l'air sans nuages,
Descendent vers moi!.....*

Il les vit, sans doute, les trois divines nautonières, Li bèlli Santo Segnouresso auxquelles il avait toujours cru, puis Marie voila le miroir de la chambre, alluma les bougies mortuaires et ferma les volets sur le bel après - midi et le jardin où chaque rameau de tendres feuilles nouvelles, brillait, dans le soleil indifférent, comme le rameau d'or de Virgile!....



**© CIEL d'Oc
Janvié**